SEP 2 3 1969

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lenouveauparis04merc

LE NOUVEAU PARIS.

LE

NOUVEAU PARIS,

PAR LE CIT. MERCIER.

TOME QUATRIÈME.

A BRUNSWICK,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

Universität
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
194
.M55
1800
v. 4

Coll spec.

CHAPITRE CXIX.

M. A. C. L.

On lisoit ces quatre lettres majuscules sur le frontispice d'une infinité de maisons ; cela vouloit dire, *Maison assurée contre l'incendie.* Mais un sans-culotte s'avisa de les interpréter ainsi : *Marie-Antoinette cocufie Louis.*

Cette licence bouffonne fit le plus grand tort au roi, que le hasard attaquoit jusques dans l'arrangement de quelques lettres ; et l'on trouva plusieurs fois ces deux vers de Voltaire, affichés au coin des rues :

Les cornes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
Ils furent tous cornards, tous ces beaux rois de France !

CHAPITRE CXX.

La ville de Paris en relief,

(Monument qui se voit au Palais-Egalité.)

Si la révolution de la France est l'événement le plus grand, le plus extraordinaire qui soit arrivé dans les empires du monde, depuis le cours des siècles, et le plus mémorable que les archives du temps et les fastes de l'histoire puissent conserver aux dernières générations, on aimera sans doute à contempler le point où elle a pris naissance, et où fut arboré, pour la première fois, ce signe de régénération, cette cocarde nationale qui doit faire le tour du monde, événement dont la prophétie se réalise chaque jour.

Il n'est pas bon de tout imiter ; il est insensé de vouloir peindre ce qui est au-dessus du pinceau : mais si, au lieu de tant de vaines et stériles peintures, nous avions sous les yeux la physionomie

réelle des anciennes villes du monde, dont il ne reste plus que le souvenir, peut-être découvririons-nous dans leur structure, leur position, leur localité, de quoi nous éclairer sur le génie plus ou moins grand, plus ou moins heureux, qui a présidé jusqu'ici au destin inconnu des nations.

Un artiste a fait un monument qui n'existe, à ce que je sache, pour aucune autre ville, du moins dans ce degré de justesse et de supériorité : c'est le *plan de Paris en relief;* de cette grande ruche humaine, où luttent et vivent tant d'élémens contraires. Eh ! que ne donneroit-on pas pour contempler dans la même proportion l'opulente et superbe Tyr, Thèbes aux cent portes, la florissante Alexandrie, Persépolis, Babylone aux jardins suspendus, Palmyre dont les ruines nous tiennent encore en extase, Carthage, l'ancienne Rome, enfin presqu'effacée ? L'art auroit pu les immortaliser et les transmettre jusqu'à nous; et si les missionnaires de la Chine, au lieu de leur fatras

mystique, nous eussent dessiné et envoyé Pekin ou Nankin, quelle ne seroit pas notre attention ! Que nous importera la ville que l'on nous promet en Afrique, et que l'on annonce trois fois grande comme Londres (1), si l'on ne sait nous dire quelle est sa grandeur, sa proportion relative aux villes que nous connoissons.

C'est une idée heureuse, neuve et hardie, que d'avoir conçu ce plan figuratif, et pour ainsi dire animé, qui nous met sous les yeux une immense capitale, nous en fait apercevoir tous les contours, et ne néglige aucun des détails ; de sorte que l'œil se promène dans les sinuosités des rues les plus obscures, visite les places, entre dans les promenades, et reconnoît, dans quarante-cinq pieds de circonférence, les maisons, les édifices, les palais, les

(1) La ville de *Haussa ;* elle est située dans le sud-ouest de la ville de Tombut, sur un fleuve qui est à la suite du Sénégal, par la latitude à peu-près de 15 degrés.

places et carrefours, dans une proportion rigoureusement géométrique. Ce monument, bien que composé de bois et de carton, peut, dans sa forme exiguë, se dérober à la faux des temps, et égaler, de même que les pyramides d'Egypte, la durée des siècles; et ce tableau, sous le rapport de la politique, de l'économie civile, de la police et de la morale, est bien autrement important pour le philosophe, que les batailles factices et mensongères d'Alexandre et de Constantin. Le tableau dont je parle (et il en mérite le nom), vous offre dans un espace circonscrit, la première ville, pour ainsi dire, de l'univers, par le rôle qu'elle a joué et l'influence toute-puissante qu'elle exerce et qu'elle exercera encore plus étonnamment sur le reste du globe.

C'est un grand aperçu pour celui qui réfléchit, et même pour celui qui réfléchit peu; car il excite la méditation, produit la surprise, fait naître le plaisir et l'admiration; et c'est la preuve d'une

patience et d'un talent extraordinaires, que de l'avoir exécuté avec une justesse qui se découvre d'autant plus qu'on observe davantage, ou de plus près.

Au premier coup-d'œil, c'est une miniature dont l'image s'agrandit insensiblement à mesure qu'on la contemple; et l'on voit s'arranger comme de soi-même, et grossir cet immense et incroyable amas de maisons très-accumulées au centre, qui réveillent en vous l'idée d'une population extraordinairement rare; en même temps qu'elle vous fait remonter au temps des Julien, des César, où des huttes occupoient la place des palais; et les César n'imaginoient pas alors que les habitans de cette bourgade boueuse iroient saisir un jour le Capitole, et ressusciter le génie des Caton et des Brutus.

Le ci-devant bourgeois reconnoît le clocher de sa paroisse où il n'y a plus de curé, le millionnaire, son hôtel qu'il a acheté en délogeant un prince, et le jardin anglais y attenant; le marchand de

draps, le coin de la rue qui fait la renommée de sa boutique, et où il aune en zigzag ; l'artisan, son attelier où l'ouvrier lui fait la loi ; l'architecte, les deux maisons qu'il a bâties pour s'en faire à lui-même une troisième ; l'ancien clerc de procureur, la lucarne du petit grenier qu'il occupoit ; la religieuse, la porte du couvent qui s'ouvrit enfin à ses vœux ; la jeune fille, l'Elysée où la conduisent le plaisir et l'amour ; l'amant, la fenêtre où il lança avec la pierre la lettre qui fit depuis sa joie ou son tourment. Je salue l'opulence du fournisseur de la République : dans des temps calamiteux il a daigné voler un peu la République, lorsque personne ne vouloit la servir : la patrie est sauvée ; je ne lui reprocherai point ses bénéfices ni ses jouissances.

Là, l'épouse de l'ex-conventionnel montre à sa fille la prison où son malheureux père, abandonné de la nation entière, et toujours républicain, attendit la mort qu'il avoit bravée pour l'intérêt

de la liberté, et par haine pour l'anarchie, et l'attendit, pendant treize mois, à chaque instant du jour et de la nuit ; voici les prisons qui furent ensanglantées par les crocs et les massues, tandis que le rideau de l'Opéra se levoit, que Vestris dansoit, et que tous les autres spectacles étoient pleins.

De son côté, l'astronome découvre l'Observatoire, cette clef merveilleuse du firmament ; il croit lire dans les astres, dans ces lettres de feu, il ne fait encore qu'épeler, et voilà pourquoi il méconnoît le livre. Le savant, ou celui qui prend ce nom, aperçoit la vaste bibliothèque où les trésors littéraires lui sont ouverts, mais où l'immensité et l'inutilité des volumes en fait ressembler les trois quarts et demi à de la pierre taillée.

L'artiste reconnoît la galerie du Louvre, où sont les tableaux qui font son admiration et son désespoir ; le militaire, l'hôtel des Invalides, terme de son repos,

récompense honorable de ses travaux; le poëte, le Panthéon où il ne sera pas admis, temple d'ailleurs chancelant sur ses imprudentes bases; le débutant dans la carrière des lettres, cherche la salle de l'Institut national, amalgame jusqu'ici inconnu : puisse-t-il ressembler au métal de Corinthe, jugé plus précieux que l'or même ! Le philosophe sourit au dôme de cette Sorbonne où étoient ces plaisans théologiens, dont tout le monde a droit de se mocquer aujourd'hui, excepté peut-être un professeur d'entendement humain : pourquoi ne pas dire là-dessus avec le philosophe Montaigne, que nous savons le tout de rien ? Voici les colléges d'où le pédantisme chassé revient sur le coup, et s'enracine de nouveau par l'indomtable opiniâtreté de la sottise enseignante, sur-tout lorsqu'elle est en chaire. La courtisanne, qui se rit de tous les écrivains et professeurs, s'arrête devant le Pavillon chinois où elle a gracieusé l'aristocrate ;

c'est pour elle le bon citoyen. Le danseur a trouvé, du premier coup-d'œil, la position de l'Opéra, qu'il appelle le spectacle unique, et qui l'est effectivement quant aux ballets. Pour l'agioteur, qui n'a jamais eu la morale du brochet, il ne cherche et voit que le Palais-Royal où se meuvent, sous le drapeau de l'usure, ses phalanges dévorantes ; et comme les vices se marient ou s'attirent, c'est encore là que la débauche étale ses scènes honteuses, et épouvante l'œil ou la pensée de la pudeur.

Mais l'homme, qui aime la patrie et la liberté, se recueille, contemple longtemps et en silence ce qu'on appelle le Manége, ce siége de la Convention où la République fut fondée, ce point de rénovation qui tient du prodige, ce point redoutable et sacré comme le tonnerre des cieux, d'où se sont élancées les tempêtes, qui, semblables aux orages physiques, déchirent et renouvellent le sein de la nature. L'observateur attentif de-

vant cette curiosité, reconnoît aisément les affections secrètes ou cachées des individus, par les objets qu'ils considèrent plus particulièrement ; l'ancien bonnet rouge lui-même, frémit quand le bout de la baguette marque la place où Samson battoit monnoie, où la statue de la liberté devint l'idole de Meloch ; et il s'éloigne un peu de côté pour ne pas entendre la réflexion qui suit, et qui le regarde.

Ici les tours du Temple, qui élèvent dans les airs leurs formidables flèches, rappellent la destinée du dernier roi des Français, et la terrible punition de son parjure ; elle a retenti jusqu'aux extrémités des royaumes de Tunquin, de Lao, et de la Cochinchine.

Au Champ-de-Mars, sur ces longs et circulaires amphithéâtres, on se rappelle ces quatre cent mille hommes assis dans cette fête de la Fédération, la plus singulière, la plus magnifique, et la plus riante qui ait frappé nos regards, fête

au-dessus des descriptions romantiques, lorsque la révolution, encore intacte et pure, et conforme aux écrits des sages, n'avoit pas été couronnée de serpens, armée de poignards, et couverte d'une robe livide et ensanglantée.

Les tours de Notre-Dame retracent les saturnales, les bacchanales de la déesse de la Raison, lorsqu'on affubla les ânes et les mulets d'étoles et de chasubles, qu'on mangea la salade aux anchois dans le ciboire, et qu'une chanteuse prit sur le maître-autel la place de l'immaculée Vierge Marie. Or, voici la place de Grève, où Geneviève, pendant mille ans la patrone révérée, fut brûlée comme Duchaufour et Desrues; voici cet hôtel-de-ville où la rebelle commune alloit, avec son Henriot du 31 mai et son orateur Chaumette, égorger la Convention qui dormoit sous les couteaux. Que de souvenirs!

Mais quel étonnement! dans ce tableau en relief on y trouve la Bastille;

on s'indigne, mais l'on sort tout-à-coup de cette fâcheuse idée, comme l'on sort au réveil d'un songe pénible; l'artiste a voulu faire un petit mensonge qui tournât au profit de notre sensibilité et de notre républicanisme. En crevant la Bastille, le peuple creva à point nommé la vessie du terrible Léviathan qui alloit dévorer, avec ses troupes allemandes, la moitié de la cité; l'œil du spectateur qui sourit, efface la Bastille qui n'est plus que là, et tout au plus que d'un pouce et demi de hauteur. Qu'ainsi soient réduites toutes les bastilles de l'univers! .... qu'elles subsistent encore, mais en carton! Fière tour de Londres, tu seras ainsi humiliée, et ton terme approche!

Mais le charme de l'illusion est complet, si, muni d'un verre qui grossisse les objets, on le porte successivement sur les tours et sur les dômes qui s'élèvent au-dessus des humbles maisons; sur le dôme du Val-de-Grace; sur la coupole de la Halle-aux-blés, ce chef-d'œuvre de

coupe ingénieuse; sur l'Hôtel des monnoies; sur la Trésorerie nationale qui vomit si difficilement de ses entrailles, à ce que dit le rentier ; sur les tours inégales de St.-Sulpice; sur la vaste et lourde calotte de l'Assomption; sur le Luxembourg, aujourd'hui le palais Directorial, d'où a fui le prétendant, pour ne plus reparoître, et d'où sortira la foudre qui, en franchissant les mers, tuera le plus atroce des gouvernemens; et c'est ainsi que finira la querelle de trois cents années. On revient plusieurs fois sur la colonnade du Louvre, les Tuileries, le Garde-meuble, l'Ecole militaire, le palais Bourbon, que son ancien maître ne verra plus qu'en rêve au fond de la Russie, où il est allé affronter le knout, sous les humilians bienfaits d'un despote ; dans cette nouvelle salle, dans l'intérieur de cet édifice gâté par les plus grossiers architectes, se rectifiera cet épouvantable amas de lois écriturières, qui sont tous les péchés politiques, et qui ne se concilieront jamais avec cette liberté

que j'idolâtre et que je conçois; la pédanterie trop commune du légiste s'en éloignera; le pédantisme, hélas! est par-tout; mais il n'a jamais fait plus de mal que dans la tribune : Robespierre étoit moins cruel encore que pédant, et tous les pédans politiques sont des *Robespierres en herbe.*

Telle est la ressemblance avec laquelle chacun de ces édifices est représenté, qu'avec une lunette on croit les voir séparément dans leur dimension naturelle.

Ensuite, que le spectateur, debout sur une chaise, découvre Paris beaucoup mieux qu'il ne le verroit du haut de la tour St.-Jacques-la-Boucherie ; il l'embrasse d'un seul regard, mesure son diamètre en suivant, dans leur singulière longitude, les immenses rues St.-Martin et St.-Jacques, et l'étroite obliquité des rues adjacentes qui font contraste : on diroit qu'une intelligence a dessiné d'abord les artères et les veines ; puis l'indigent fixe en silence le grand Hospice d'Humanité, qui s'appeloit encore mieux *la Maison*

de Dieu. Là s'exerce de tous les arts connus le plus avancé, le plus perfectionné, la Chirurgie ; la Chirurgie qui peut dire avec orgueil à la Médecine : Vous êtes encore loin de moi !

L'entrée de la ville, du côté de la barrière Chaillot, offre les avenues de la plus grande et pompeuse magnificence ; elles sont mariées par la vue, au château des Tuileries, et l'ensemble forme le plus beau, le plus étonnant, le plus riche jardin que l'imagination puisse créer et l'œil contempler.

L'œil parcourt à vol d'oiseau les routes circulaires des boulevards, quelquefois doublées ; les étrangers jugent de la grandeur de notre capitale, de la beauté de ses environs, de l'élégance variée de ses maisons de plaisance, en suivant les longs boulevards, dont les arbres touffus forment au milieu d'elle une immense couronne, et l'embrassent, au lieu de remparts de pierres, de leur vertes ceintures. Les voilà, ces immenses faubourgs, plus

grands que des villes ordinaires, qui ont vomi des armées dans les grandes époques de la révolution ; car les faubourains sont travaillés dès qu'il se prépare un mouvement.

Les étrangers nomment, par leurs anciens noms, les hôtels du faubourg St.-Germain, aujourd'hui déserts, dont les habitans ont mieux aimé ramper et mendier dans ces cours qui les trompent et les méprisent, plutôt que de s'unir à notre majestueuse et invincible cause; les étrangers planent sur ces grands jardins où les ducs et les marquis ne rentreront plus, distinguent à leur belle largeur les rues de Bourbon et de l'Université, où rouloient les équipages de la noblesse ; se perdent, se retrouvent, se perdent encore; mais ils ont pour point de ralliement et les salles de spectacles qu'ils fréquentent et les douze ponts qui établissent les points de communication du nord au midi et du midi au nord.

Parmi tant de maisons l'étranger cher-

che, dans un quartier éloigné, la modeste habitation du héros dont le nom en efface déja tant d'autres, et qui n'a pas encore achevé ses hautes destinées ; l'étranger dira, en retournant dans son lointain foyer : J'ai vu du moins sa demeure; il cherche encore dans un quartier bruyant l'humble domicile de J.-J. Rousseau, exilé des Alpes, qui manquoit de bois pendant l'hiver, et qui reçut après sa mort des statues et les hommages de fêtes dispendieuses.

Enfin l'œil se plaît à retrouver, à suivre les divers embranchemens de la Seine, qui forment les îles St.-Louis, Louviers, et la Cité ; c'est le corps d'une hirondelle avec des aîles d'aigle, et c'est de la Cité qu'est sortie la grande ville : la fille est au moins trente fois plus grande que la mère ; c'est un nain qui a enfanté un géant. De ce point primordial on suit le cours majestueux de la Seine, ses quais superbes et que l'on ne voit point ailleurs; le Pont-neuf, qu'il sera si aisé de métamor-

phoser en pont triomphal à la gloire de nos généraux. La Seine coupe tellement en deux la grande ville, que le poids des édifices de chaque côté est à peu-près égal, et que l'œil hésite pour savoir lequel est le plus chargé de maisons. Le regrattier, qui usurpe le nom de commerçant, ne s'attache qu'à la Halle; c'est la mine où s'enrichissent ses pareils; ainsi que le maître-d'hôtel, il ne suit les quais que pour distinguer chaque port d'après les différentes marchandises qui y sont déposées; il fixe son attention sur les trains et sur les bateaux qui les bordent, il rêve et il s'apprête aux accaparemens, à tous les genres de monopole, sous l'œil même des lois et des magistrats dont il confond la vigilance et l'autorité.

Mais il faut voiturer, chaque année, sur ce point des bois exploités à trente et quarante lieues de distance à la ronde, pour alimenter les cheminées ardentes du riche, les poêles de la pauvreté, et les chaufferettes de l'indigence.

Des quais sont comblés de tonneaux de vins, et l'ami de l'humanité ne songe point, sans douleur, que cette boisson, si précieuse à la santé quand elle est naturelle, est falsifiée par les vendeurs, et n'arrive jamais à Paris que pour y subir une seconde et quelquefois même une troisième falsification. O, chimistes ! que faites-vous ? Quand un auteur se rend coupable d'un solécisme, ou manque aux règles théâtrales, il est rudement tancé le lendemain par les critiques ; et vous ! que ne vous promenez-vous sur le port, tasse d'argent en main, en goûtant, en marquant, en dénonçant le tonneau frelaté.

Voici où l'on décharge les bateaux de charbon ; et quand ils crèvent, ou qu'ils se renversent, les ondes de la Seine ressemblent pendant plus d'une heure aux eaux du Styx.

Le spectateur qui aime à étudier ce point central d'un grand empire, le théâtre des plus grands événemens, la

ville qui a étonné le monde entier, et dont on parlera encore dans mille ans, comme on en parle aujourd'hui, se ménage les plus douces surprises, en se plaçant devant les points de vue que l'artiste a reproduits avec tant d'artifice. On ne se lasse point d'admirer l'étonnante perspective du château des Tuileries, où le despotisme, après avoir signé et paraphé le traité de Pilnitz, c'est-à-dire le déchirement et le partage de la France, voulant ressaisir son sceptre de plomb, mais tremblant du coup, et tombé dans ses propres filets, fut vaincu pour jamais. Voyez le plus imposant des spectacles, depuis la place jadis royale, jusqu'aux Champs-Elysées. Le Jardin des plantes console, pour ainsi dire, celui qui est jeté hors de la ville; et les allées de St.-Mandé peuvent réjouir le faubourain, qui devient l'antidote de la barrière Chaillot; le Jardin des plantes, je le découvre avec un œil de prédilection, je le préfère au séjour fastueux où s'enor-

gueillissent ces arts, ces chefs-d'œuvre immoraux qu'on devroit reléguer dans les Muséums, et non offrir aux yeux de l'adolescence, qui ont subsisté trop long-temps aux dépens de l'agriculture resserrée, négligée, abandonnée, et dont on a immolé les trésors nourriciers à des figures inanimées, indécentes et très-inutiles au bonheur de l'homme.

Les places qui offroient les statues des rois, n'ont plus que leurs piédestaux dégradés, mutilés, comme un éternel témoignage de la puissance du peuple et de la foiblesse des rois. On sourit de tous ces monastères vides de leurs moines et moinesses, et transformés en salles de bal, de danse, de musique et de restaurateurs. Le clergé possédoit le tiers des édifices et maisons de la grande ville; où est-il, ce clergé antique, riche et puissant? un jour l'a détruit, et la mître papale, la thiare, sont tombées après lui; le grand Lama ou le Dalai-Lama tient bon encore.

Tel est ce plan curieux et instructif qui remet Paris sous nos regards, tel qu'il étoit en 1789, sans aucune dégradation, et dans tous ses accroissemens successifs. On voit que la révolution, si elle a fait tomber dès milliers de têtes, n'a point endommagé sa masse physique, qu'elle est la même, absolument la même, et cette réflexion qui nous dit que l'oiseau passe et que le nid demeure, se creuse encore lorsqu'on contemple tant de palais et de maisons que n'habitent plus leurs propriétaires, ni leurs possesseurs encore vivans.

Mais, quand Bossuet tonnoit à Versailles devant Louis XIV, avec ces paroles, *les royaumes meurent, Sire, comme les rois*, on ne prenoit à la cour ces mots prophétiques que comme un langage de prédicateur : Bossuet semble avoir annoncé cette République de France qui marche d'un pas ferme dans toute l'Europe.

Il ne manque à la perfection de l'ou-

vrage, qu'une chose que la puissance humaine ne peut lui donner ; c'est d'y voir, comme dans Paris même, le mouvement de ses habitans, le concours des voitures, la course de ces chevaux, et des cabriolets légers et dangereux, et encore indéfendus ; les flots tumultueux d'un peuple qui s'agite, d'un peuple qui court de préférence à ces spectacles qui n'offrent que des enfers, des démons, des spectres, des revenans, des nones ensanglantées, dont il s'amuse, parce qu'il n'y croit plus.

Une chaise de poste la transportera, l'étonnante ville, chez toutes les nations de l'Europe ; l'artiste la fera voir aux hommes, aux femmes, aux enfans des différentes contrées ; il la fera voir et entrer à Londres ; sous les portes de Vienne, de Madrid, de Berlin, de Pétersbourg ; jugez de la surprise de tous ces potentats jaloux ; ils n'ont rien à lui opposer ; jugez encore de l'étonnement du Grand-Turc et du Kan des Tartares, à l'aspect

l'aspect de Paris qu'ils n'ont jamais vu que sur la carte et pas plus grand qu'un point; ils en ont entendu parler comme de ces beautés poétiques qu'on célèbre dans les odes pindariques ; ils la verront face à face , et ils seront stupéfaits; et si ces despotes sont environnés alors de leurs courtisans , aucun d'eux ne demandera, ou n'osera demander : Où est la place de la Révolution? personne ne dira : Montrez-la à sa majesté; toutes les femmes des contrées éloignées soupireront en voyant le plan d'une ville où elles auroient voulu naître , et toutes diront tout bas ; Oh ! ce n'est que là que sont les plaisirs ! ce n'est que là que notre sexe jouit d'une double liberté!

Si l'artiste voyage, ainsi qu'il me l'a promis , s'il transporte au loin son curieux monument, il pourra dire à la foule qui n'a point voyagé et qui ne voyagera point : Voilà cette ville si fameuse que je vous apporte ; je la place sous vos regards, cette ville depuis tant de

siècles la tête, le bras et le flambeau de l'Univers ! voilà cette ville souveraine par ses sciences, ses arts et ses modes, où tout ce qui fut célèbre vint ou naquit ; où, à la paix prochaine, l'Europe entière débordera, affamée de voir des lieux si long-temps célèbres ; voilà ce point unique, cette ville-mère glorieuse de la liberté sortie triomphante de son sein, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Elle voulut écraser un trône qui pesoit sur elle, et elle l'écrasa en trois jours. Son insurrection fut le coup de queue de la baleine qui renverse l'esquif du harponeur : ainsi que la bombe élancée dans les airs, ne rentre point dans le mortier, ainsi l'esclavage a fui de cette superbe ville pour n'y plus redescendre ; au sein des tempêtes de la révolution et de la sanglante anarchie, elle a gardé une assiette immobile ; ses propres fureurs, les excès jacobites n'ont pu la détruire, et les armées innombrables des rois conjurés qui vouloient la dévorer, ont passé

comme l'ombre ; leurs forteresses lointaines sont tombées, et Paris subsiste tout entier ; une ombre de défense a fait reculer les légions si fameuses que commandoit un roi du nord ; Paris a détaché de son sein trois cent mille hommes, et il n'y paroît plus ; il a envoyé la guerre châtier l'Italie et l'Allemagne, et l'Allemagne et l'Italie lui ont demandé la paix. Là, est le cerveau puissant qui crée, forme et dissémine les républiques, qui les fera germer sur le sol opprimé par des rois ou des oligarques ; là, est le bras qui exécutera les projets les plus hardis, qui jettera un pont de la Seine à la Tamise ; il a déja changé la face féodale de l'Europe, et plus la résistance aux droits de l'homme et de la liberté sera grande, plus le torrent régénérateur couvrira de plus large surface. Tel un rocher au milieu des mers voit arriver les vagues du pôle, il les repousse ; elles fondent du bout de l'horison, et il résiste à leurs efforts. Il tient au fondement du monde,

il verra mille naufrages, et subsistera dans toute sa gloire, dans cette gloire que donnent la force de la pensée et le courage des armes.

D'autres s'extasieront devant les peintures noircies ou hideuses qui nous sont venues d'Italie, qui ne nous offrent guères qu'une mythologie impertinente et usée, un ancien régime de terreur, la rage délirante de bourreaux renouvelée de nos jours ; on diroit d'anciens comités révolutionnaires exerçant leurs barbaries ; c'est un Fouquier-Tinville sous le nom d'Hérode, de Pilate ou de Dioclétien ; je détourne la vue de ces vieilles horreurs qui semblent atténuer les nouvelles ; j'aime mieux considérer *Paris en relief ;* et voilà, pour moi, comme j'aime à voir les tableaux, c'est-à-dire ceux qui me donnent la physionomie vivante des villes et qui sauvent leur mémoire de la destruction, tableaux vrais qui font rêver le philosophe et le législateur ; qui inspirent le moraliste et lui dictent des idées

de police de tout genre ; c'est ainsi sans doute qu'une génération future, moins enfantine que la nôtre, moins amoureuse de fausses et de barbares images, les aimera et fera de profondes réflexions sur une ruche humaine de cette étendue et de cette vaste dimension. Cet artiste se nomme le Cit. *Arnaud ;* il a fait au physique sur Paris ce que j'ai tenté de faire au moral dans mon tableau, et j'ai cru que c'étoit à moi qu'il appartenoit de parler de cet ouvrage, unique en son genre.

CHAPITRE CXXI.

Mots du Tiers-Etat.

Un gentilhomme des états du Dauphiné disoit, pour soutenir la primatie de la noblesse : *Songez à tout le sang que la noblesse a versé dans les batailles.* Un homme du Tiers-Etat lui répondit : *Et le sang du peuple versé en même temps, étoit-ce de l'eau ?*

Un de nos seigneurs recevoit un jour ses fermiers qui lui apportoient de l'argent, et pour se donner un air de popularité, il les fit mettre à table. A la fin du repas, voulant régaler ses convives, il dit à son maître-d'hôtel : *Servez-leur du Tiers-Etat ;* c'étoit de l'eau-de-vie qu'il appeloit ainsi. *Vous avez bien raison*, lui répondit un des paysans, car c'est la liqueur qui a le plus de force et d'esprit.

CHAPITRE CXXII.

Boutiquiers.

En général tout ce qui compose les boutiquiers, les détaillans, les petits marchands, tous, plus ou moins, sont clamateurs par caractère et par habitude. Ils font le procès à tous les hommes qui ont pris quelque part à nos débats politiques ; une révolution est toujours un fléau pour la génération qui la voit naître ; on diroit, à les entendre, que la révolution auroit dû choisir un tout autre temps que celui où ils

existent. Pourquoi les dangers sont-ils venus les trouver ? Ils n'examinent pas si cette révolution a embrassé plusieurs révolutions différentes ; ils enveloppent dans une même censure les talens, les vertus et les vices d'une foule d'individus ; ils prodiguent les noms de factieux, de scélérats, aux patriotes qui ont servi leur pays, comme aux monstres qui l'ont déshonoré par leurs crimes.

Ils n'ont pas honte d'associer Condorcet et Marat. Les accusations les plus ridicules, les invectives les plus grossières sortent de leurs bouches contre tous les républicains ; ils aimeroient mieux voir l'humanité dévorée par un éternel despotisme, que de souffrir les orages qui ont troublé leur commerce ; ils se disent amis du repos, et avec ces amis, le sceptre de fer des tyrans seroit inamovible dans leurs mains ; les rois ressuscités et replacés, pourroient sans crainte se livrer à tous les excès de la vengeance, à toutes les démences du pouvoir.

Ils rappellent sans cesse les tables de proscription, et quand les charrettes fatales qui traînoient les victimes au supplice venoient à passer, ils regardoient froidement et tranquillement ceux qu'on alloit immoler, et n'honoroient leur constance et leur malheur ni d'un soupir ni d'un regret.

Leur courage n'a point été mis à la même épreuve ; ils ne réfléchissent pas même s'il y a eu du courage à braver l'oppression et la tyrannie.

Les mesures arbitraires sont, à ce qu'ils disent, celles qui ordonnent les patentes, et font payer les impôts : voilà ce qui devroit réveiller leur indépendance ; s'ils savoient manier autre chose que l'aune et la plume qui trace la règle de multiplication.

Dénués de toute espèce d'idées politiques, peu leur importe que l'un veuille redresser les autels sanglans du maratiste, et l'autre relever le trône anéanti par la volonté générale ; il n'y a d'autres vexa-

tions que celles qui tombent sur les marchands ; et comme le mot *républicanisme* est un mot nouveau, il étoit fort inutile de le créer, ainsi que le calendrier, qui a témérairement changé les noms des mois de l'année, ce qui oblige le bourgeois sans mémoire, à avoir de la mémoire, attentat sans exemple, systême criminel, extravagance complète ! Tels sont les discours des boutiquiers, et je range dans cette classe les notaires ; le plumitif est ce qui rétrécit le plus les idées, et les notaires ont les idées les plus étroites que l'on puisse avoir dans un renouvellement de choses.

CHAPITRE CXXIII.

Arrestation.

Linguet, qui proscrivoit ce mot, vouloit qu'on se servît de celui *d'arrêtement :* Linguet avoit tort. On ne doit employer ce mot qu'en parlant des choses ; on

doit dire, par exemple, *l'arrêtement* du cours d'un ruisseau, *l'arrêtement* d'une voiture à la porte d'un bâtiment. Le mot *arrestation* ne convient qu'aux personnes arrêtées par ordre d'une autorité constituée.

Cependant, lorsqu'on découvrit des preuves de la trahison de *Gabriel Mirabeau*, que *Condé* appeloit *un grand homme et un grand coquin*, et qu'on discuta à la Convention nationale la proposition qui fut faite d'exhumer du Panthéon, les cendres de ce député qui vendoit son génie au plus offrant, *Pierre Manuel*, après avoir défendu la mémoire de son ami, termina son discours, en disant : « qu'il falloit se borner à mettre cette mémoire en *arrestation.* »

Lorsque le décret qui ordonna l'arrestation des *gens suspects* parut, on vit en tremblant que par la définition qu'il donne, de ce qu'il faut entendre par un homme *suspect*, il n'étoit plus personne

que le comité de salut public, que les comités révolutionnaires, que les vice-rois dans les départemens, ne pussent déclarer tels. L'exécution suivit de près la promulgation de cette loi qui imprimoit le signe de l'esclavage sur le front de la liberté. La crainte d'être dénoncé comme *suspects*, fit que les uns, abandonnant leurs foyers, s'enfoncèrent dans les forêts, tandis que d'autres, après avoir fait leur testament, s'enterrèrent dans des cavernes.

CHAPITRE CXXIV.

Boissy-D'Anglas.

Surnommé *Boissy-Famine*. Il fut maître-d'hôtel du frère du roi, pensionnaire de la cour; il me sembloit quand il parloit, tenir toujours la serviette sous le bras, ainsi que je voyois à Pastoret sa robe parlementaire qui lui tomboit jusqu'aux talons.

On ne sait pas encore si ce Boissy-d'Anglas n'étoit pas d'accord avec les assassins de Féraud, quand il parut impassible en saluant la tête sanglante qu'on lui offroit; les coups de carabine percèrent les planches à quatre pieds de lui. Fidèle au plan de la réaction royale, il batailla pour elle jusqu'au 18 fructidor, terme de son rôle.

Il avoit signé la protestation des soixante-treize. Tout étonné d'avoir fait un acte de courage, ou plutôt ayant peur, il supplia pour effacer sa signature. Cette grace lui fut accordée par le mépris.

L'idée d'organiser une famine n'étoit pas neuve; la cour en avoit quelquefois usé; durant l'été de l'an III, Boissy-d'Anglas mentit comme un Barrère, et favorisa, comme un des agens les plus actifs de la faction des Anglomanes, cette disette désespérante, au moyen de laquelle on comptoit conduire un peuple affamé à demander un roi.

En récompense du long jeûne qu'il avoit éprouvé, le peuple de Paris le renomma député, et son nom étoit le premier dans les listes qui furent envoyées dans les départemens. Quand je dis le peuple de Paris, je veux parler de ces sections qui semblent d'accord avec le cabinet de St.-James, tant elles sont opposées au génie de cette liberté qui a enfanté tant de prodiges.

A ce Boissy-d'Anglas étoit lié cet exécrable Aubry, le plus lâche, le plus mince des hommes, et qui se croyoit déja un second Monk, mais qui, sans talens, sans esprit, n'ayant pas même l'audace momentanée du conspirateur, obtint cependant une terrible influence après les journées de prairial. Il destitua Buonaparte.

Il fut le fléau des armées françaises; il congédia avec une froide insolence presque tous les braves officiers républicains, qu'il remplaça par des chevaliers du poignard, par des gardes-du-

corps et autres gens dévoués à la cause de la royauté.

Jamais la République ne fut plus en danger que lors des opérations de cet artificieux et froid scélérat, qui enchaîna la valeur de nos troupes, et il étoit temps que le 18 fructidor frappât tous ces Clichiens qui alloient tous, sous leur bannière proscrite, trahir et ensanglanter la patrie.

Il faut dire encore que Boissy-d'Anglas et Aubry étoient parmi les folliculaires royaux, les plus plats et les plus mauvais écrivassiers de leur espèce.

CHAPITRE CXXV.

Traité comme un chien.

Expression qui circuloit dans la société, aux premières années de la révolution, et dont voici l'origine.

Sous l'ancien régime, les pensions sur le trésor qu'on appeloit *royal*, montoient à plus de cent millions. Observez que celles accordées aux anciens sujets de l'Académie *royale* de musique s'élevoient à plus de deux cent soixante-dix-huit mille livres ; observez qu'on en donnoit une de six mille livres au coiffeur de *Mademoiselle d'Artois*, qui, morte avant trois ans, n'avoit point de cheveux ; mais observez aussi, que le gouvernement devenoit économe dans certaines circonstances. Par exemple, le brave *Aude*, qui avoit fait prisonnier le général *Ligonier* à la bataille de *Laufeld*, et qui avoit contribué à la victoire ; eh bien ! le trésor *royal* lui accorde une

pension de deux cents livres!... Par économie cependant, on a eu soin, au moyen des retenues, de la réduire à cent quatre-vingt-huit livres trois sous, qu'on a enfin totalement oublié de lui payer. Voici un trait, soit dit en passant, qui prouve que sous l'ancien régime, nos braves soldats étoient traités avec beaucoup moins d'humanité que les chiens de sa majesté. Prenez le compte rendu en 1788, par le calotin *de Brienne*, et vous y lirez : « *Pour la nourriture des chiens de sa majesté, à raison de huit sous six deniers par jour pour chaque chien, quarante mille livres. Pour la remonte desdits chiens, par an, dix mille livres.* » Or, la paye du soldat montoit tout au plus, à six sous par jour; donc les chiens de sa majesté étoient mieux traités que les soldats qui versoient leur sang pour défendre ce qu'elle appeloit *ses droits*. Il n'y a pas un militaire qui n'ait pu dire qu'il voudroit bien *être traité comme un chien*.

CHAPITRE CXXVI.

Muscadins.

Espèce d'hommes occupés d'une parure élégante ou ridicule, qu'un coup de tambour métamorphose en femmes. « Le fils du Czar *Pierre I* s'est brûlé les doigts, dit un de nos écrivains, pour n'être point forcé au travail que son père exigeoit de lui ». Nous avons vu un *Muscadin* se résoudre à se faire couper l'index, pour éviter de porter les armes contre l'ennemi. Il auroit dû le conserver pour manier l'aiguille ou la quenouille.

Ils formèrent l'opposé des sales Jacobins.

On auroit cru qu'une jeunesse ardente alloit embrasser les principes républicains; mais cette jeunesse étoit riche, efféminée, et voulut se distinguer par-tout de ceux qu'elle appeloit les *habits bleus*. Les muscadins furent moqués, rossés, battus,

quand ils voulurent, avec *leurs oreilles de chiens* et leurs *cadenettes*, narguer les républicains. S'ils étoient les plus forts, c'étoit bien rarement, et quand ils se trouvoient quatre contre un.

Ils font les royalistes à bas bruit ; mais les émigrés les méprisent encore plus qu'ils détestent les patriotes.

CHAPITRE CXXVII.

Esprit public.

Rien n'est plus plaisant que tous les efforts des écrivains pour bien déterminer *l'esprit public*. Chacun vouloit l'asseoir dans sa cotterie ou dans son journal. L'un tomboit dans le parti de l'opposition sans le savoir, l'autre servoit le gouvernement par ses paroles inconsidérées et sans le vouloir.

Il étoit impossible qu'il y eût un esprit public dans ces grandes commotions ; ou du moins qu'on sût bien déterminer où il

étoit. Ce qui compose la portion sensée et tranquille, ne le disoit peut-être pas, mais raisonnoit ainsi : Prenons patience par esprit de raison et de calcul ; le pire ne seroit pas d'être mal gouverné, mais bien de ne pas l'être. Le mot *esprit public* a donc eu à Paris et ailleurs des acceptions très-différentes. Les observateurs mettoient, pour ainsi dire, les doigts sur le thermomètre en le consultant, et ils prenoient pour la température de l'air la chaleur plus ou moins grande de leurs mains. Dix qui parlent, font plus de bruit que dix mille qui se taisent ; mais le bruit passe.

Tâter le pouls à l'esprit public, exige un tact bien fin. Il faut bien distinguer si le mouvement est en proportion avec le bruit ; et rabattre ensuite du calcul tout ce qui est dû à l'entraînement, à l'exemple.

Il se forma un bureau de l'esprit public ; il ramassoit dans les cafés et dans les spectacles tout ce qui s'y disoit ; mais le lendemain c'étoit une autre version ; car

ce qu'on appelle *esprit d'opposition* est inné chez les Parisiens. L'un crie au feu pour l'éteindre, l'autre pour piller la maison. Ce n'est pas l'esprit public qui règne à Paris, c'est l'esprit de critique. Chez le peuple des salons, la première affaire, celle de tous les jours, c'est de s'amuser. Rien de moins amusant que la louange. La satyre est bien meilleure pour passer gaîment une heure ou deux; elle trempe ses petites flèches dans tous les acides; plaisante dans les cercles, mordante dans les cafés, boudeuse dans les cotteries, grondeuse aux comptoirs, criarde à la Halle, rieuse ou plaignante par-tout; mais par-tout ayant pour base cet esprit de contradiction qui éloigne nécessairement cet intérêt commun qui prend sa part de l'intérêt de tous.

La révolution a été souvent un spectacle où Paris étoit partagé en deux classes; l'une qui agit, l'autre qui reste aux galeries, pour juger, comme au Cirque, de l'adresse et de la force des lutteurs.

De là ces incrédules qu'on ne vit jamais accueillir les nouvelles de nos victoires ; de là ces déclamateurs d'habitude qui ne cessent de s'opposer à tout ce que veulent les sages.

CHAPITRE CXXVIII.

Nationcule.

La ville de Genève forme une république, et, pour ainsi dire, un état séparé ; c'est un point à peine sensible. Cependant cette nationcule, la plus contentieuse de l'Europe, a jeté par-tout une foule d'individus qui ont agité les pays où ils ont été reçus et employés.

La liberté publique doit beaucoup à M. Necker. C'est le comble de l'injustice que de ne pas le séparer entièrement des ennemis des principes républicains.

Ce qu'on peut lui reprocher, c'est ce que presque tout le monde fit alors ; c'est d'avoir essayé de concilier certains prin-

cipes avec ceux de la liberté. Il eut ensuite un trop grand éclat, un trop beau jour, lorsque tout le peuple de Paris se prosterna, pour ainsi dire, devant lui comme devant un protecteur : il est de l'essence du gouvernement républicain de ne pas croire avoir été sauvé par *Thémistocle* ou *Scipion*, mais bien par la nation elle-même, qui porte dans son sein des principes de liberté inextinguibles. On a toujours pensé que M. Necker avoit voulu monarchiser la République, et cette inculpation a fait oublier tous les services anciens qu'il a rendus à la patrie et sous plus d'un rapport.

Quand on songe que Rousseau, sorti aussi de la ville de Genève, vivant, eût été conduit à la guillotine, et qu'après sa mort on en a fait un saint politique, il faut rentrer en soi-même pour bien apprécier les éloges et les injures des hommes, et juger à quoi tout cela tient.

Clavière, autre homme éclairé, s'est donné la mort pour prévenir le supplice, et conserver à sa famille une fortune

qui échappa par ce moyen à la confiscation.

L'Helvétien qui descend de ses montagnes, pour aller vendre ses services et son sang aux despotes qui le paient le plus cher, n'est pas digne du titre de républicain, encore moins le banquier calculateur qui entasse l'or dans ses tonnes, et qui ne vient à Paris que pour cela.

CHAPITRE CXXIX.

Vins frelatés.

Paris, dont la superficie contient, entre ses remparts seulement, trois millions soixante-treize mille quatre-vingt-dix toises carrées, et dont la population s'élève au moins à sept cent mille ames, consomme annuellement quatre cent cinquante mille muids (1) de vin, non

(1) Le muid contient trois cents pintes.

compris l'eau-de-vie, la bierre et le cidre.

Ainsi donc, que les vignes de la Bourgogne, de la Champagne, du Languedoc et du Roussillon soient ou non battues de la grêle, il n'importe : il faut que la mesure soit la même ; et suivant le principe des laitières, on sait le secret d'en faire toujours assez pour tout le monde.

Le plus indigne de tous les apprentissages est celui qui se fait chez le fabricant de vins : sa cave est une école-pratique de friponneries et d'astuces de toutes les couleurs : c'est un laboratoire pour le moins aussi redoutable que celui du charlatan.

C'est là qu'un apprenti libertin se forme dans l'art de préparer et de distiller les poisons ; de composer avec les bois de Fernambouc, de Campêche, d'Inde ; avec les betteraves, les carottes, les navets et la litarge, une teinture que son maître lui fait mettre en bouteilles et cacheter

cacheter sous les noms pompeux *de Tonnerre, de Bourgogne, de Champagne, d'Alicante, de Madère et de Chypre.*

Le tableau de ces vins fins et étrangers, vrai chef-d'œuvre de sa composition, figure, en lettres d'or majuscules, parmi les grappes noires de la vigne de fer qui se courbe en berceau au-dessus de la porte d'entrée de sa taverne. C'est le vocabulaire unique des fameux gourmets du quartier.

On dit, avec autant de finesse que de sens, *que la vérité est au fond de la bouteille*, qui contient heureusement le vrai jus du dieu de la joie. Il y a aussi une vérité dans la pinte du fraudeur; elle est terrible : C'EST LA MORT ! oui, la mort qui, comme un ver rongeur, s'enferme dans sa proie, et la corrode lentement.

La douce et tranquille hilarité n'épanouit pas le front du laborieux artisan condamné à faire usage de cette traîtresse

liqueur. Une tristesse noire assombrit au contraire son visage, tandis qu'il la boit sans défiance. Bientôt le poison pénètre dans ses veines comme un serpent de feu, et le met en fureur. Les excès qu'il commet dans son fougueux délire, n'accusent que la perfidie du cabaretier.

Ce n'est pas de son vin, lui, qu'il a soif, c'est de votre or. Il ne vous fera pas grace d'un denier. Il tinte votre argent, il y passe et repasse le pouce. Trompeur et fripon par principes, il ne reçoit que la monnoie de bon aloi, et ne vous rend bien souvent que des pièces fausses ou altérées.

Voyez-le, une main sur la clef de son comptoir en tombeau, et l'autre sur le broc intarissable ; sa tête est mobile comme celle d'un renard aux aguets. Il accueille d'un sourire coquin la foule qui entre. « A quel prix, messieurs? » leur dit-il d'abord : « est-ce à vingt-cinq ou à trente sous? » Son œil attentif examine et

distingue tous ses buveurs à-la-fois.

Plus malin encore que le filou, il sait le mettre en défaut, en numérotant à la craie, sur son ardoise, le nombre de bouteilles qu'il se dépêche de vider à la dérobée, avec ses turbulens compagnons.

Il y a trois espèces de vin pour les trois principales parties du jour. Le vin du matin est altérant : c'est le plus cher (1) Le cabaretier mélangeur sait bien que le matin est l'heure des peintres en bâtimens, des menuisiers, des maîtres maçons et des serruriers. La toise à la main, ils escaladent l'escalier chancelant de sa ténébreuse soupente, qui n'offre souvent aux yeux pour toute pein-

(1) Le prix du vin est scandaleux. Un ouvrier paye la mesure d'un gobelet la valeur de sa journée : trop heureux encore, quand il n'est pas réduit à boire celui qui se débite aux cochers de fiacre, au peuple des ruelles, de la Grève, ou aux mendians vagabonds du faubourg Saint-Marceau.

ture, que les attributs du dieu de Lampsaque, dessinés au charbon.

Les bouteilles donc se vident rapidement, et la dernière venue est toujours la plus petite ; car la pinte se réduit à quelques lignes de plus qu'une chopine, dans ces bouteilles, qui toutes semblent choisies pour résoudre le problême de la divisibilité de la matière à l'infini.

Le vin de midi est alongé avec de l'eau de rivière en quantité suffisante, parce que celui du matin a ferré le gosier.

Celui du soir est spiritueux, aiguisé avec de l'eau-de-vie ou de l'esprit-de-vin, et quelquefois travaillé avec du chat mort, pour lui donner de la pointe. C'est la classe moyenne qui en boit pour se réconforter après le travail forcé de la journée; et comme il brûle plutôt qu'il ne réchauffe l'estomac, elle le vante partout ; et c'est sur cette erreur de goût, que plus d'un cabaretier fonde sa renommée.

Que je plains l'homme de peine, qui,

courbé sous le fardeau, et les membres ruisselant de sueur, s'arrête à la porte de ce sacrilége profanateur, pour demander un pauvre demi-setier ! quand il approche de ses lèvres le terrible rouge-bord, je crois voir un homme prêt à avaler la ciguë (1).

Il ne suffit pas de connoître la superficie de cette ville immense. Les caves des cabarets occupent les trois quarts de sa topographie souterraine. C'est dans leurs tortuosités qu'il faudroit pénétrer pour surprendre le fabricateur au milieu de tous ses ingrédiens.

Vainement rétablira-t-on les droits d'entrée, il défiera les plus subtils observateurs. Son vin, de même que l'eau d'Arcueil, arrivera dans Paris par des canaux invisibles.

---

(1) Les marchands de vin de nouvelle date ne mixtionnent pas encore leurs boissons, parce qu'ils ne sont pas initiés dans le secret des anciens.

C'est l'âpreté du gain, encore plus que l'insuffisance des lois, qui inspire tant d'intrépidité à tous ceux de sa trempe, lesquels, possédant le même secret, fabriquent par-tout le même vin, bravent la sentence du *pèse-liqueur* et l'épreuve du chymiste (1).

CHAPITRE CXXX.

Bossuet.

Ce fut pour son disciple, que Bossuet composa son discours sur l'*Histoire uni-*

(1) On travaille aussi le vin sur les ports. Le naturel, l'excellent vin est destiné seulement pour le riche. Mais qu'un mince bourgeois, un tailleur, par exemple, se présente pour acheter une feuillette; eh bien! le marchand qui l'aura reconnu à son allure et à ses jambes courbées, lui vendra le vin de Surène pour du vin de Mâcon. On diroit qu'il règle le plaisir de la bouche selon l'état ou la condition des individus; il juge que ce n'est pas du nectar, mais du verjus, qu'il faut au bonnace plébéïen pour réveiller son palais émoussé.

verselle, où, d'un coup-d'œil, sont jugés les conquérans, les rois et les nations, les crimes et les vertus; où il trace, d'un pinceau énergique et rapide, le temps qui dévore et engloutit tout, la main de Dieu sur les grandeurs humaines, et les royaumes qui *meurent* comme leurs maîtres.

Cette superbe expression, les rois et les prêtres l'avoient entendue; et lorsque l'instant fut arrivé où les grandes vérités évangéliques s'accomplissoient, les prêtres et les rois ne voulurent plus les comprendre ni les entendre: ils n'avoient donc pris que pour des phrases retentissantes, et pour une rhétorique oiseuse, tout ce qui se disoit dans la chaire, sur la suprême volonté du Créateur qui brise les trônes et dispose des empires.

Les royaumes qui meurent comme leurs maîtres! O Couronnés! souvenez-vous tous de l'expression de Bossuet.

CHAPITRE CXXXI.

Nouveaux atteliers.

La fille de Lepelletier de S. Fargeau, en se mariant avec un très-riche Hollandais, reçut en présent de noces, devinez . . . . *douze perruques !*

Ces perruques sont toujours sans poudre. Il est telle femme qui commande une perruque aussi souvent que des souliers, et qui en compte jusqu'à quarante dans sa garde-robe.

Pourquoi toutes ces perruques ? C'est que par elles l'on change chaque jour de physionomie ; c'est que l'on ne dépend plus d'un rare coiffeur ; c'est que l'on offre à son amant un visage toujours nouveau, et qu'on lui cause quelquefois d'agréables surprises. On lui connoît, ou on lui soupçonne une maîtresse : vîte, l'on prend sa chevelure !

La calvitie est ce qui dépare le plus

une femme; elle doit en éviter soigneusement jusqu'à la moindre apparence.

Il y a donc maintenant des atteliers de perruques de femmes; ils ont presque l'élégance des boudoirs; un grain de poudre n'oseroit s'y montrer; vous y trouvez un assortiment complet de toutes les perruques de toutes les nuances, de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les longueurs.

Le perruquier, au centre de ses glorieuses tignasses, serre artistement du bout du doigt la pointe d'une papillotte, il ne permet pas à un cheveu indocile de s'écarter; il est aussi propre que ses autres confrères sont sales. On ne diroit pas qu'il *fait* des perruques, mais plutôt qu'il les *peint*. Quelquefois il prend un violon; chante ses amours, et toutes les perruques qui l'environnent frémissent légérement, et semblent applaudir à son goût et à la légéreté de sa main.

C'est par la facile et rapide métamorphose des cheveux, que Paris devient une

galerie de peintures qui se renouvellent à chaque instant au gré des curieux, et qui offrent dans tous les genres l'assemblage des têtes les plus rares et les plus originales.

Orphise change trois fois d'aspect en un jour. Le matin, c'est une nymphe transparente dans sa robe de linon. Sa perruque a la forme conique d'une ruche : elle va déjeûner à la campagne, c'est-à-dire, à Passy.

A trois heures, elle brille de mille attraits ; son schall voltigeant, et de couleur rouge, la fait prendre pour un papillon aux aîles purpurines ; sa perruque *à la Bérénice* fixe tous les regards.

Le soir, quand le soleil est disparu, c'est *Diane* en robe retroussée, qui marche à grands pas. Un croissant de diamans s'échappe du milieu de ces cheveux étrangers et parfaitement noirs, qu'un simple ruban assujettit en toque derrière la tête ; elle cherche à l'Opéra les regards d'un ambassadeur, d'un ministre, ou ceux

d'un Grec ou d'un Turc : on dit presque tout haut, en la voyant passer, qu'elle *chasse la grosse bête.*

J'entends de loin un cabriolet qui roule avec le fracas du tonnerre ; déja le coursier, aussi rapide que le desir impétueux qui le gouverne, m'humecte les épaules de son souffle. On hurle, *garre !* je me retourne ; je vois dans le phaéton une déesse coiffée *en anneau de Saturne.*

Les femmes roulant le cabriolet, sont à moitié hommes ; le fouet en main, elles en affectent le maintien, la démarche et la voix ; mais c'est toujours la couleur de la perruque qui en règle le ton.

Un tel être aime le spectacle où l'on voit du merveilleux. Il y court, il en est avide ; il lui faut du bruit, du fracas, des chevaux qui caracollent sur la scène, et qui quelquefois interrogent du pied la corde sensible de la contre-basse.

Il lui faut, comme au petit peuple, des démons plus terribles que ceux des tentations de S. Antoine, et qui enlèvent

dans les airs, avec leurs mains crochues, ou un moine, ou un capucin, ou un procureur.

Il lui faut des spectres, des cachots lugubres, la none sanglante, ou le carnaval du sérail.

Enfin il lui faut des siéges de ville en règle, des assauts, des canons, des comètes qui tombent du ciel au milieu d'une pluie de feu, des sons éclatans des trompettes, ou du roulement des tambours.

CHAPITRE CXXXII.

Lanterner.

Ce mot signifioit autrefois perdre son temps à ne rien faire, ou à faire des riens : au commencement de la révolution, il signifioit, *pendre un homme à une lanterne.*

Guillotiner et *guillotine* ont pris un tel ascendant, que ces mots ont totalement effacé ceux de *lanterne* et *lanterner.*

CHAPITRE CXXXIII.

Noms diamantés.

Je le soutiens, les noms d'Aristide, de Platon, de Socrate, de Corneille, de Voltaire, de tous les grands hommes présens et passés, sont moins illustres, moins brillans que ceux des bijoutiers : comment cela, me direz-vous ? c'est que les noms de ceux-ci sont écrits en lettres de diamans au fond de leur boutique, et éblouissent la vue lorsqu'on veut les lire ; ils effacent donc tous les noms connus par leur éclat nompareil : c'est une signature que le Grand-Mogol seul pourroit tracer. Pauvres professeurs ! qui enseignez la morale et les belles-lettres, vos noms, en petites lettres noires, sont au coin d'une rue, au dessus d'une borne. Le nom de ce bijoutier resplendit de mille feux ; il étincelle comme le soleil, il est à vendre ; mais il est cher, bien plus cher que celui

de Poultier, représentant du peuple, quand il le met pour de l'argent à la tête de son incivil journal. Les bijoutiers, par l'éclat de leurs noms, fixent tous les regards : on peut donc dire d'eux qu'ils se sont fait un nom brillant, même éclatant, sur leurs enseignes, soit au Palais-Royal, soit dans la rue S. Honoré, et qu'aucun nom de l'Institut national ne sauroit entrer en parallèle avec le leur.

CHAPITRE CXXXIV.

Armoiries.

Le décret le plus décisif pour les démocrates et le plus mortel pour les aristocrates qui ait jamais été rendu, est celui du 19 juin 1790. « Aucun citoyen français « ne pourra porter, ni faire porter des « livrées, ni avoir des *armoiries* ».

Dans ces jours de désolation, la noblesse voile les inscriptions et les écussons des hôtels d'une espèce de chemise de plâtre,

comme les calotins couvrent le visage des saints et des madones, dans le deuil de la semaine sainte. La noblesse espéra que la révolution ne dureroit pas plus que cette légère enveloppe. Ils firent comme le sculpteur, qui montroit le nom du prince sur un ciment adroitement appliqué, sous lequel étoit gravé le nom de l'artiste que le temps devoit découvrir à la postérité. Ils espérèrent que le temps feroit reparoître leurs écussons, et viendroit glorifier leur race. On remarqua beaucoup de voitures où l'on avoit mis sur les panneaux un brouillard épais, comme pour donner à entendre que ce gros temps, qui empêchoit de se reconnoître, passeroit. Un de nos aristocrates, de peur que le peuple ne saisît pas l'allégorie, mit pour devise : *Ce nuage n'est qu'un passage.*

Ce fut le petit nombre des ci-devant nobles qui se bercèrent de ces songes. Mais la plupart ne s'abusent plus, à l'exception de M. *Capet = Condé*, en qui

semble avoir émigré l'ame de M. l'abbé *Trente mille hommes*, et qui ne cessoit de dire comme lui : *Donnez-moi trente mille hommes ; faites-moi un noyau de trente mille hommes.* Tous les autres regardent leur noblesse comme enterrée ; et *l'égalité* établie par la déclaration des droits, leur fait souffrir le supplice anticipé de la vallée de Josaphat.

Il est très-vrai qu'une vieille comtesse est morte de rage, à la lecture du décret. Elle n'a pas expiré au moment même, comme on l'a dit, mais une demi-heure après. Le décret a mis la peste dans les hôtels, et a valu une peste réelle pour les médecins (1).

---

(1) Il étoit temps : les médecins commençoient à se plaindre de la diminution de leurs pratiques : une dame disoit dernièrement à l'un d'entre eux : ... *Il me paroît, monsieur le docteur qu'il n'y a plus beaucoup de malades.* -- *Eh, madame*, lui répondit-il, *comment voulez-vous qu'il y en ait? on a mis tout le monde au régime.*

C'est sur-tout la plus belle moitié de la gent aristocrate, qui est attaquée de cette peste dont les malades expirent dans des étouffemens extraordinaires, comme d'une *aristocratie rentrée*. D'autres s'éteignent insensiblement et dans les langueurs de la consomption. Ce spléen aristocratique mine également la duchesse septuagénaire et la maréchale édentée, et la jeune vicomtesse, qui se flattoit, lorsqu'elle n'auroit plus ses couleurs du couvent, de se séparer encore de l'ordre des vilains, avec le privilége du rouge. Elle se désole de n'avoir plus sa livrée. Elle dit, comme dans l'*Enfant prodigue* :

> Votre écusson, vos gens, votre livrée,
> Tout retraçoit une image adorée.

Mais d'autres se consolent, puisqu'on leur avoit laissé leurs laquais. Soit dit à l'honneur des dames de la cour, en général, personne ne méprisoit moins le tiers : on dit qu'elles avoient mis en fait la réunion des ordres, bien avant que *Siéyes* l'eût mise en thèse.

CHAPITRE CXXXV.

Point de vue.

On se figure de loin Paris peuplé de républicains sensibles à la gloire nationale, orgueilleux de posséder le gouvernement qui conquiert des provinces immenses, change le système de l'Europe, fonde des républiques ; on croit à son enthousiasme quand il faut célébrer le 9 thermidor ; on s'imagine qu'il s'entretient avec joie ou avec orgueil des journées d'Arcole ou de Lodi ; on croiroit que le 31 mai seroit pour lui un jour de deuil ; point du tout ! En général, le boutiquier, l'homme de loi, toute la tourbe qui tient la plume juridictionnelle, n'attache ni sa gloire, ni son amour, ni souvenir à aucune époque. Douze cents républicains figurent pour cette ville immense, mais braves, généreux, amans de la patrie ; ils feroient seuls, avec le gouvernement et la bonne force ar-

mée, reculer tous les esclaves des rois, et des plus imbécilles préjugés.

Vomir des injures contre le corps législatif, calomnier ses membres, affecter du mépris pour tout ce qui s'est fait, et le faire sans choix, sans discernement, attribuer la démoralisation publique à ce qui ne fut que l'ouvrage des ennemis de la révolution, voilà ce qu'on entend de toutes parts, voilà ce qui donne des nausées à l'homme instruit, voilà ce qui flétrit le cœur, et de sorte que le vrai républicain, s'armant quelquefois d'un juste dédain, dit : « L'opinion de Paris est nulle en politique ; il ne faut pas la compter, et encore moins s'embarrasser de tout ce qui s'y dit. »

Voilà l'anathême que lui ont attiré ce tas d'esprits pervers, ces ames affreuses, ces imbécilles instrumens qui vont répétant le catéchisme qu'ils ont appris de leurs prêtres, et qui, apportant eux-mêmes la confusion et le chaos dans les mœurs et dans les institutions, parlent d'une tran-

quillité exclusive, et du bonheur qui leur est dû de préférence à tous les autres habitans de la République. Les lâches ! on se bat pour eux, et à peine daignent-ils honorer nos soldats vainqueurs !

CHAPITRE CXXXVI.

Scène comique.

M. le curé de S. Sulpice à Paris, avoit annoncé, depuis quelques jours, qu'il consacreroit son refus de prêter serment à la nation, par une scène éclatante. Cette fanfaronnade, et le caractère bien connu de ce prêtre, ont exigé qu'on prît des mesures pour le maintien de l'ordre et la dignité du culte de cette église.

Des citoyens armés y ont été préposés à la tranquillité publique. Les fidèles remplissoient le temple. Le prêtre *du veau d'or* est monté en chaire ; il a prêché sur l'*enfer*, afin de préparer les esprits, par la terreur, à ses conclusions anti-constitu-

tionnelles. On rioit beaucoup de voir le calotin s'agiter comme un damné ; et toute sa personne ne représentoit pas mal le prince des démons dans la tribune aux harangues des anges des ténèbres, que *Milton* nous a peint.

Quand la bouche de cet énergumène eut vomi des blasphêmes contre l'Assemblée nationale, un cri universel d'indignation fit retentir les voûtes du temple. L'hypocrite crut voir la couronne du martyre descendre sur sa tête ; il pâlit : — il s'écria : *Seigneur ! éloignez de moi ce calice !*

Cependant les cris qui se faisoient entendre, n'étoient point des menaces, mais seulement des cris *à l'ordre, à l'ordre.* La conscience coupable du calotin lui a fait entendre autre chose. Tout-à-coup l'orgue majestueux remplit l'église de ses sons harmonieux, et fit retentir dans tous les cœurs l'air si fameux : *Ah ! ça ira ! ça ira !*

L'indignation se changea en allégresse

patriotique, et on invita le motionnaire de contre-révolution à chanter *ça ira.* Il descendit de la chaire, couvert de risées, de honte et de sueur. — Sommé de faire son devoir, en prêtant le serment civique, il refusa hautement et se retira.

Alors un officier municipal monta dans la chaire et dit aux citoyens : ..... « Messieurs, la loi n'oblige point cet homme à prêter serment à la nation. — Par son refus, il a seulement encouru la destitution de l'emploi public qui lui étoit confié. Il ne sera bientôt plus notre pasteur, et vous serez appelés à en nommer un autre qui soit plus digne de votre confiance ».

Ce peu de mots prononcés au nom de la la loi, rappelèrent le respect qu'elle commande pour le lieu saint, et le calme le plus profond règna.

CHAPITRE CXXXVII.

A un petit esprit,

ou

Argumentum ad hominem.

Toi qui es pâle d'envie et de jalousie, toi qui aspires toutes les places, même celles où tu serois le plus malheureux des hommes, ignores-tu que de tous les gouvernemens qu'ont essayés les peuples, le nôtre est celui qui accorde le plus à l'amour-propre ?

Qui que tu sois, il t'appelle, il appelle tous les âges, tous les états, sans exception, sans distinction. Il ne faut pas vieillir pour arriver au siége que tu convoites ; il ne faut pas être né sénateur, pour le devenir ; il ne faut pas désespérer, en naissant, d'atteindre le but que l'on se proposera, quel qu'il soit. Les portes du palais de l'autorité sont ouvertes à tous les amateurs. Ce pouvoir qui te fatigue, tu l'exer-

ceras demain : cette broderie qui t'offusque, tu la porteras l'année prochaine ; ou du moins, celui à qui tu l'envies, déshabillé, ou vêtu comme toi, viendra s'asseoir près de toi sur les bancs du parterre, et te consoler de sa gloire du jour d'hier.

Si tu es un censeur, et même un censeur difficile, tu pourras lui demander raison de sa grandeur d'une année, tu pourras impunément le voir du haut de ta brillante voiture, passer à pied, et se ranger au bruit de tes chevaux ; tu seras demain ce qu'il fut hier.

Les mêmes hommes, qui sous l'ancien régime n'auroient jamais pu parvenir à se faire recevoir conseillers au Châtelet, s'estiment au-dessus des places qui ne sont pas les premières ; ils s'attribuent tous les talens pour gouverner ; ce n'étoit point la peine de faire la révolution, s'ils n'ont pas les richesses, le crédit et le pouvoir. Voilà la logique de tous ces petits ambitieux qui appellent l'esprit public leur

leur propre esprit, l'opinion publique, leur propre opinion; et, tout en se disant républicains, ils unissent leurs voix à celles des émigrés, des prêtres insermentés, des prêtres réfractaires, et comme en substance le mal est fait dès qu'on en a parlé, de même on a fait le mal dès qu'on a été perturbateur.

CHAPITRE CXXXVIII.

Trictrac.

Les mots techniques de ce jeu sont devenus des expressions vraiment neuves, par le sens national qu'on y attache. La petite pièce suivante parut à la fin de 1789. —

Le roi *fait une école à chaque coup.*
La reine *a toujours le dez contraire.*
Les princes *ont trop hasardé.*
La noblesse *a pris le coin bourgeois.*
Le clergé *fait la pille de misère.*
Le tiers *a pris son coin par puissance.*

Le duc d'Orléans *a découvert son jeu.*
L'Assemblée nationale *a mis tout à bas.*
Lafayette *bat souvent les deux coins.*
Les La Rochefoucault *sont en petite bredouille.*
L'évêque d'Autun *a fait la case du diable,*
Necker *a fait une mauvaise tenue.*
Le comte de Mirabeau *fait son plein.*
Les parlemens *ont joué trop serré.*
L'armée et la marine *sont en grande bredouille.*
Les milices nationales *ont le pavillon.*

CHAPITRE CXXXIX.

Orchestre de café.

JADIS il n'y avoit que les rois et les princes du sang qui jouissoient du singulier privilége de dîner en musique. Aujourd'hui tous les citoyens indistinctement sont princes et rois. Ils dînent en symphonie avec flûtes, cors et hautbois obligés. La musette même joue dans

la gargotte enfumée du Limousin, tandis qu'il avale son brouet.

Mais c'est sur-tout dans les souterrains du Palais-Egalité, que l'Académie des Quinze-Vingts attire la foule.

Douze ou quinze virtuoses de la même force, hissés sur un Parnasse de sapin, vous déchirent sans relâche les oreilles, et sourient malignement de votre martyre, parce que leur tympan est à l'épreuve de la trompette.

Ce n'est pas tout : souvent une Diane échevelée, à la gorge rebondie, embouche le cor, et joue tout un *presto*, sans reprendre haleine.

Pour completter cette douce mélodie, un porte-faix frappe et fouette à tour de bras, un énorme tambour, dont le sourd bourdonnement ébranle et secoue toutes les têtes.

A chaque instant, le directeur de cet épouvantable sabat s'évertue et des pieds et des mains, pour remettre en mesure ses Muses indociles. Elles ne connoissent

d'autre accord que le tintement des verres ou celui des bouteilles qu'elles cassent dans l'agitation de l'ivresse. L'eau-de-vie coule en guise d'Hyppocrène au bas de leur Parnasse.

Vous y distinguez, à son air important, plus d'un Marsias qui défieroit Apollon, et qui, dans son orgueilleux délire, soutiendroit jusqu'au bout le supplice de l'écorchement.

Oui, ces modernes Corybantes, qui font braire si rudement leurs aigres cimbales, ont la plus haute conscience de leur talent, et quiconque n'applaudit pas au sifflement du flûteur ivre qui bave dans sa flûte, ou à tel chanteur à la voix de corbeau, risque d'être provoqué, insulté, honni.

Ce sont les cafés qui ont amené la mode des concerts d'harmonie, et qui ont fait de la musique le métier de tout le monde.

Eh ! n'a-t-on pas vu encore sur les vieux boulevards, dans ce café si fré-

quenté par le peuple, un *cabinet poétique* placé sous l'orchestre même ; ensorte que le dieu des vers, caché dans ce sanctuaire du génie, communiquoit sa verve pétulante à ses implacables opérateurs, et donnoit le transport à ses pythonisses ?

Enfin, l'entrepreneur de limonade, fier de son orchestre, pousse la hardiesse jusqu'à dresser un théâtre en plein café. On y joue la tragédie et l'opéra-bouffon. Si l'on rioit autant à l'une qu'à l'autre, c'est que les spectateurs, qui buvoient le petit verre dans les entre-actes, ne savoient pas pleurer.

CHAPITRE CXL.

Consommation du papier.

Si la consommation du papier étonnoit les têtes pensantes sous l'ancien régime, celle qui se fait sous le nouveau, doit les étonner bien davantage.

La liberté de la presse, première pensée des créateurs de la révolution, a mis la plume à la main à presque chacun des individus dont se compose la République.

A dater de l'époque où la première étincelle de la liberté apparut aux Français, une légion d'hommes oisifs, d'artistes délaissés, d'avocats sans cause, de demi-savans, de faux philosophes, de prêtres sans bénéfices, de médecins ignorans, barbouilla impunément du papier, et mêla, aux justes doléances des Français, ses écrits imprudens, séditieux et destructeurs de la morale.

La proclamation des droits de l'homme, en multipliant à l'infini les chicanes sur les droits respectifs des citoyens, a engendré le droit de pétition; ensuite a paru la constitution de 1791, qui a fait reblanchir l'édifice de l'état penchant vers sa ruine, et en diminua les fondemens.

De toutes parts il arriva des plans; on ne sut plus où trouver de place et de

cartons pour serrer ces énormes tas de papiers.

La vente des biens du clergé, l'abolition de la noblesse et des droits féodaux, l'émigration des riches et des nobles, l'arrivée du roi à Paris, toutes ces causes transformèrent les hôtels de cette capitale en bureaux. Chaque jour vit éclore de nouvelles conspirations; chaque jour on arrêta des conspirateurs vrais ou faux, et des millions de rames de papier furent employés à l'impression d'actes d'accusation.

Les imprimeurs et les libraires se multipliant à l'infini, par l'abolition des jurandes et maîtrises, les dénonciations, les libelles diffamatoires devinrent à la mode, et c'est par l'impression impunie de la liste des cocus de Paris, que la licence de la presse s'est manifestée.

Le mal que produisit le papier dans les différentes phases de la révolution, est tel qu'on pourroit souhaiter qu'il n'eût jamais été inventé.

En effet, n'a-t-il pas secondé les efforts de la malveillance et de la calomnie ? Il fut le premier confident des complots tramés contre la sûreté des citoyens; et c'est par lui que s'exécutèrent les premiers plans des guerres civiles.

Des millions d'affiches bleues, violettes, jaunes et rouges, affichées à chaque heure du jour, devenoient autant de tribunes publiques qui attiroient des flots de peuple autour d'elles; les murs parloient, conseilloient le meurtre et le pillage, et jamais prédicateurs ne furent ni plus avidement écoutés, ni plus ponctuellement obéis.

L'institution des différens clubs eut aussi ses différens comités, et ces comités furent les arsenaux où se fabriquèrent, pour les habitans de chaque département, des adresses et des pétitions, par lesquelles les conducteurs de factions régentoient les représentans des Français, extorquoient des décrets, ou faisoient rendre des lois à leur gré. Quelle arme puissante que le papier!

La terreur naquit du bouillonnement de fureurs politiques ; elle enfanta les tribunaux civils, criminels et révolutionnaires ; et l'on vit, à chaque pas, des sentences de mort, de six pieds de longueur, couvrir les murailles, et pendre comme des épées menaçantes sur les têtes.

Des essaims de colporteurs crièrent à pleine tête, dans les rues, les journaux mortifères des écrivains stipendiés, et les postes, pour les transporter dans toute la France, offrirent l'image du mouvement perpétuel.

Le papier rendit les méchans présens par-tout pour exécuter leurs complots : le *maximum*, les cartes de citoyen, celles de pain, de viande, les passe-ports, seront des monumens long-temps remarquables de l'invention du plus affreux despotisme sous le règne de la liberté.

Toutefois, la création de plus de trente mille lois, imprimées, publiées, affichées, envoyées par monceaux dans chaque ville de France, ne paroît point avoir diminué

la matière du papier; les quarante milliards de papier-monnoie mis en émission, n'ont pas même pu l'épuiser.

Et combien, depuis la nouvelle constitution, n'en faut-il pas pour la confection des feuilles d'imprimés des bureaux du directoire, des deux conseils, des sept ministres, des administrations départementales, en un mot, de toutes les autorités constituées?

Un Indien récemment venu à Paris, et que ses affaires appeloient auprès d'un ministre, frappé de ces pyramides de circulaires qui surchargeoient les bureaux, n'hésita point d'affirmer, qu'on usoit, en un jour dans un seul secrétariat-général, plus de papier qu'il ne s'en consommoit en un an dans tout son pays.

Et que n'eût-il pas dit, s'il avoit su, ce que pas un commis n'ignore, l'indigne usage qui se fait de plus de la moitié du papier blanc, dont l'achat coûte tant de millions par an au gouvernement?

Les charlatans qui, à l'envi l'un de

l'autre, distribuent et affichent leurs recettes, nous donnent le vrai secret de bien employer le papier; c'est sur une très-petite quantité donnée, de dire beaucoup en peu de mots, et de remplir la page et le revers, sans laisser même de marge.

Où est l'homme de génie qui paroîtra tout-à-coup, pour simplifier le rouage de la grande machine politique; qui établira un centre unique de correspondance, sans passer par tant d'intermédiaires? Il aura trouvé un beau plan d'économie; car ce que le gouvernement paye de trop pour le papier de ses bureaux, suffiroit à l'entretien des hôpitaux.

Néanmoins il est vrai de dire que l'argent peut beaucoup pour guérir les gouvernans et les gouvernés de la manie d'écrire: qu'il paye bien, le service marchera de lui-même sans entraves; il faudra la moitié moins de bras et de papier.

Quant à celui qui s'emploie pour la réimpression des romans inutiles ou dangereux, on ne peut que gémir de le voir

consacré à un aussi criminel usage. Nous avons de si bons livres ! qu'ils nous suffisent, qu'on nous apprenne à les lire.

On fabrique des fusées volantes avec des lois ; que n'en fait-on plutôt avec les feuilles du roman de Justine ?

CHAPITRE CXLI.

Théophilantropes.

Il est donc renversé de son trône, le chef héréditaire de la hiérarchie spirituelle, dont le sceptre, ou terrible, ou sanglant, courboit à son gré les têtes des crédules humains ! Le pied adoré du dieu octogénaire de Rome touche la terre qui doit le couvrir ! La foudre est demeurée impuissante dans sa main, à l'aspect des vainqueurs de l'Italie.

Graces immortelles soient rendues à la philosophie ! la raison triomphe. La superstition, la crédulité et toutes les jongleries sacerdotales font place à la religion naturelle.

Sa voix persuasive commence à se faire entendre dans tous les cœurs. Bientôt cette religion pacifique, dont nous apportons au-dedans de nous le germe en naissant, sera la seule dominante. Telle est celle que professent et qu'enseignent les Théophilantropes.

Les vrais amis de Dieu sont les vrais amis des hommes. Simples dans leur doctrine, comme les apôtres du Christ, humbles comme eux; comme eux, ennemis du faste et des grandeurs, les Théophilantropes ne peuvent qu'inspirer la confiance aux esprits solides, entraîner les suffrages, et généraliser leurs prosélytes.

Leur culte sans appareil, est fondé sur la croyance à l'Être suprême, sur le dogme de l'immortalité de l'ame, sur l'amour conjugal, le respect dû à la vieillesse, la piété envers les parens, et la bienfaisance.

Et ce culte s'établit sans disputes théologiques, sans dragonnades, sans effusion de sang; car les Théophilantropes ne

forcent personne de croire. Le texte de leur évangile est la voûte du firmament, et Dieu est la conclusion de ce livre sublime, qui ne peut être mis qu'à l'*Index* de l'admiration.

Ils n'adorent aucune image taillée; laissant volontiers aux prêtres catholiques le soin de rendre Dieu visible ou invisible, au gré de leur avarice.

Le tabernacle des Théophilantropes, c'est l'univers, dont le tableau déploie aux regards louches de l'athée, les merveilles ineffables de la création, et plonge le croyant dans un perpétuel ravissement.

Les fleurs, les prémices des moissons, les fruits que la terre épanche de son sein, couvrent leur autel, et en font la seule décoration. Ils les présentent à l'Eternel, comme le gage de la reconnoissance des hommes. Ils lui offrent de même le jeune enfant, paré des graces de son âge et de son innocence. Ils initient celui qui vient de naître, aux élémens de la nature, et lui soufflent l'esprit créateur.

A la terreur de l'enfer, aux flammes du purgatoire, aux pantomimes de la messe, à l'oreille impudique des confesseurs, ils ont substitué le rudiment de la raison.

Ils distillent dans le cœur des enfans les leçons de la sagesse ; ils persuadent aux femmes de chérir leurs époux ; ils enseignent aux hommes à s'aimer entr'eux et à se vouloir le même bien qu'à soi. Ils leur font envisager la mort comme le commencement de l'immortalité, et les pénètrent de respect et de reconnoissance pour les invincibles défenseurs de la patrie.

Sans recevoir ni vouloir d'argent, persuader aux hommes qu'ils ne font pas une bonne action qui ne soit récompensée, et qu'ils n'en commettent point une mauvaise qui ne soit punie ; leur démontrer cette vérité par l'argument irrésistible de l'expérience journalière du bien et du mal qui nous arrivent ; voilà certainement le triomphe complet de la philosophie, voilà la vraie religion !

Quand le petit peuple, sous la direction des factieux, profana les temples des prêtres, ce n'est pas Dieu qu'il crut insulter, mais les fripons qui, depuis tant de siècles, abusèrent de sa crédulité. Il s'enivra en buvant dans la coupe *de la raison de Robespierre ;* mais le lendemain, il gémit de sa folie.

Aujourd'hui ce même peuple ne manque pas d'assister au prêche des Théophilantropes : il va se retremper et se régénérer dans leur saine morale. Moins dédaigneux que le mauvais riche, qui ne trouve et ne voit Dieu que dans son coffre-fort, il vient apprendre à être juste et sensible.

La paix florissante donnera sans doute à cette institution plus de pompe et de solemnité. Alors une symphonie parfaite exécutera, dans toute sa majesté, l'hymne au père de l'Univers. Déja les petits enfans le répètent en chœur, et la jeune fille le chante en mariant sa voix à celle de sa vertueuse mère.

Vêtu d'une robe de lin, le lecteur Théophilantrope, dans la chaire de vérité, dirige ces chants d'allégresse.

L'innocence de l'esprit fit le succès de la religion chrétienne. La raison assure pour jamais celui de la religion bienfaisante des braves républicains.

Que les Théophilantropes se préservent constamment d'admettre dans leurs temples aucune image matérielle; qu'ils lient toutes leurs pensées à la grande conception de Moyse, qui défendoit toute représentation des choses créées, à plus forte raison de la Divinité; qu'ils ne parlent de Dieu qu'avec la parole, et tous les esprits sensés iront l'adorer avec eux.

Il est bon d'observer que les anciens peuples n'étoient pas idolâtres ou adorateurs d'images, de statues. Lucien remarque que les anciens Egyptiens n'avoient point de statues dans leurs temples. Suivant Eusèbe, les Grecs n'en eurent point non plus, jusqu'à Cécrops, qui le premier éleva une statue à Minerve; et Plu-

tarque assure que Numa défendit aux Romains de représenter Dieu sous la forme d'un homme ou d'un animal ; et pendant soixante-dix ans on ne vit dans leurs temples ni statues ni peintures de la divinité.

CHAPITRE CXLII.

M. Pince-Maille.

On a oublié dans la fabrication de notre petite monnoie M. *Pince-Maille*, d'heureuse mémoire ; on a méprisé les oboles, les deniers, les liards, les pièces de deux liards. La dernière pièce de monnoie est d'un sou. Qu'en est-il résulté ? C'est que le plus chétif objet vaut aujourd'hui un sou ; une allumette un sou, une pincée d'herbe un sou, et comme la rave vaut un sou, il n'y a peut-être pas assez de numéraire pour se procurer ces sortes de marchandises. Que diroit aujourd'hui M. *Pince-Maille?* Il gémiroit de l'avilissement de sa chère monnoie, et il trouveroit cela

très-impolitique, très-mal vu. Et au milieu des hautes spéculations financières, on n'a point vu que l'on alimentoit l'avidité mercantile, qui s'efforce d'avilir la monnoie de cuivre ?

Le plus pauvre n'est pas dispensé de faire l'aumône ; mais celui qui n'a que dix-huit sous ne le peut plus, parce qu'il donneroit plus du vingtième de ce qu'il possède. Le mendiant se lamente et n'est plus écouté. Qu'est-ce qu'un sou, dit-on ? Ah ! tout est composé d'infiniment petits !

Où est le temps, où, levé à six heures du matin en hiver, le bras trop court pour embrasser mes dictionnaires latin et grec, je traversois le Pont-neuf, et par supplément de déjeûner, j'achetois un petit pâté de deux liards, large comme une palette à saignée ! en écolier prudent, je n'avois mangé ma semaine, composée de deux sous, que le vendredi matin. L'écolier *Pince-Maille* m'avançoit, et le vendredi et le samedi, pour l'intérêt d'un pouce et demi de sucre d'orge ; c'étoit

un peu plus que le quart du petit bâton.

Il faut avoir plus de cinquante ans, pour bien sentir le sublime du mot de St.-Albin dans le Père de famille, lorsqu'apprenant de son père qu'il a quinze cents livres de rente, il se croit assez riche pour avoir et nourrir femme et enfans. Ces joyaux de l'âge viril ont bien augmenté de prix.

Les regrattiers, qui se disent commerçans, et qui s'écrient que le commerce ne va point, ne voudroient pas des kreusers d'Allemagne. Avec la petite monnoie, ont disparu tous les petits gâteaux, la joie de l'enfance et quelquefois aussi de l'adolescence; faute de petite monnoie, il n'y a plus de ces petites jouissances imprévues, de ces friandes tentations à la vue des fruits étalés ; on ne peut plus, en été, acheter une poire, ni brûler sa poche de marrons en hiver.

Dans nos hautes spéculations financières, nous ne songeons pas aux *infiniment petits* qui régissent le monde entier;

et les marchands de Paris, qui ne sont ni manufacturiers ni négocians, mais regrattiers, trouveroient que tout iroit bien, si la moindre pièce étoit de cinq sous, et si chaque pruneau de Tours, qu'ils font venir, se vendoit par eux cinq sous.

CHAPITRE CXLIII.

Evénement à la plaine de Grenelle.

Un malheur n'arrive jamais sans l'autre. L'incendie de l'Abbaye, et l'événement terrible de Grenelle près Paris, semblent justifier ce proverbe. C'est le 14 fructidor, à sept heures un quart du matin, que le magasin de la poudrerie a sauté en l'air. L'explosion s'est manifestée d'abord par un grand coup, puis par plusieurs autres très-éclatans ; et l'on a ressenti comme un tremblement de terre qui a balancé les maisons. A l'instant les fenêtres s'ouvrirent: les hommes et les femmes, pâles d'effroi, se demandoient d'où venoit

le bruit. Une colonne immense de fumée, qui s'élevoit du côté du couchant, avec une terrible majesté, donna bientôt le signal d'un malheur extraordinaire. A neuf heures, on rapportoit sur des brancards, les cadavres mutilés des ouvriers, victimes de l'accident. La rue de Grenelle-St.-Germain, n'offroit aux regards que des femmes jetant des cris lamentables; et courant chercher leurs maris morts ou blessés. Il n'y a point de couleurs assez sombres pour peindre le ravage causé par cette explosion. Figurez-vous le terrain, où le magasin et les atteliers étoient placés, enseveli sous une masse de pierres calcinées, sous des débris de poutres, de planches éparpillées en mille morceaux et refoulées confusément l'une sur l'autre; au milieu de cet affreux désordre, le cadavre d'un cheval foudroyé au moment de l'éruption; des roues de charrettes démontées, de gros essieux coupés par pièces; la maison, siége du laboratoire, encore debout,

comme en équilibre, et, dans le froissement de sa charpente, ne conservant d'apparence que pour indiquer la mesure de l'épouvantable force de la poudre.

Des maraichers avoient leurs propriétés autour de ce magasin. Tout étoit labouré, bouleversé, dispersé, confondu; on ne voyoit plus que pierre sur pierre; leurs maisons sembloient descendues sous terre; les toits étoient enfoncés, les tuiles soulevées et presqu'en poudre; les meubles, les ustensiles de ménage disséminés de tous côtés; les arbres déchirés, ébranchés; les fruits des travaux de ces malheureux, tels que melons, potirons, concombres, haricots, à la veille d'être recueillis, dévastés, perdus sans ressource. L'on contemploit, les larmes aux yeux, cette horrible calamité, sans parler, sans oser demander le nombre des morts et des blessés (1). Le malheur

(1) Ils furent enlevés sur-le-champ, et transportés aux hôpitaux les plus voisins.

étoit gravé en caractères de feu et de sang sur le sol. Les remparts du Champ-de-Mars ont été en partie renversés ou reculés de leur base. Les arbres plantés autour, étoient blanchis par des torrens de poussière ; d'autres, fendus de haut en bas, n'avoient plus de feuilles. Sous des amoncèlemens de pierres, on cherchoit et l'on découvroit des lambeaux de chair, des têtes humaines broyées. Cette vaste enceinte qui, dans les beaux jours de la révolution, offrit le spectacle ravissant de la réunion du peuple français libre, ne présentoit plus, dans cette fatale journée, que l'image effrayante de la destruction et de la mort : elle n'étoit couverte que de planches noircies, de grosses solives et de pierres ; l'on eût dit du vomissement du Vésuve.

On a remarqué que peu de gens d'un extérieur aisé, ont été voir ce désastre. Cependant les secours ont été aussi prompts que le mal a été subit. Tous ceux qui ont traversé le Gros-Caillou,

ont

ont cru y reconnoître les traces d'un grand bombardement. Il n'y avoit pas une vître entière à une seule fenêtre. Les vîtraux du dôme des Invalides et ceux de l'église, ont été saccagés ; l'Ecole-Militaire a souffert un dommage plus considérable. La commotion a retenti à Versailles, S. Denis, Gonesse, Luzarches, et beaucoup d'autres lieux. Des vêtemens, des bonnets de police ont été trouvés au haut de Montmartre.

Riches comme pauvres, se sont empressés de donner des matelas pour transporter les blessés aux hôpitaux du Gros-Caillou, des Invalides. Le nombre des morts a été malheureusement trop considérable. La majeure partie des citoyens s'en est convaincue par ses propres yeux ; et l'on a été scandalisé du lâche mensonge de certains députés à la représentation nationale qui publioient dans les rues de Paris, que le malheur n'étoit pas tel que la MALVEILLANCE se plaisoit à le dépeindre.

L'histoire dira un jour que ces deux

événemens désastreux n'ont pas été l'ouvrage du hasard. O Paris ! que de coups divers et ténébreux t'ont portés les ennemis de ta splendeur ? et comment subsistes-tu encore ?

CHAPITRE CXLIV.

Paris, ville de guerre.

Il ne manquoit à Paris, pour offrir tous les genres de spectacle, que d'être une ville de guerre : eh bien ! l'on y peut jouir de la vue des armes. La générale se bat, les canons sont traînés ; le jardin des Tuileries, sans que l'on s'en soit douté la veille, est inondé de régimens de cavalerie ; des tentes sont dressées, le pied des chevaux creuse la promenade des allées ; leur dent offense l'écorce des jeunes arbres : c'est un camp. Chaque arbre a ses huit cavaliers en rond.

On est accoutumé au son du tambour, à voir les habits bleus ; on voit galopper

dans les rues, des dragons, des hussards; on voit passer des généraux à doubles épaulettes, en écharpes, le panache rouge ornant le chapeau brodé.

On monte sa garde, on fait patrouille; il y a des instituteurs de troupes de ligne, qui sont chargés de montrer l'exercice aux citoyens. Dans toutes les salles publiques, vous voyez des drapeaux, des étendards; et tous les feux d'artifice n'offrent que le bruit des bombes et la détonation de l'artillerie dans un jour de bataille. On brûle chaque jour de la poudre à canon et en quantité; on jure, on fume comme à l'armée; l'habit bleu est l'habit de tout le monde, et tel ne se fait plus raser que dans l'éclat de bombe qu'il a fait venir de Lille ou de Valenciennes.

J'ai vu une armée, une armée redoutable : ce fut le jour que Louis Capet et Marie-Antoinette furent ramenés au château des Tuileries. Antoinette avoit passé sous le nom de comtesse de Horff;

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Louis, pour son valet-de-chambre ; et Elisabeth, pour la chambrière. Les combattans, sous Xercès, ne furent guères plus nombreux. On eût dit de la garde, non d'un roi prisonnier, mais du plus grand roi de la terre. Le cortège ne tarissoit pas. On peut affirmer que de Strasbourg à Paris il y avoit plus de cinq cent mille hommes sous les armes. Trois personnages étoient attachés sur l'avant-train de la voiture. Jamais la puissance du peuple n'a paru sous un jour plus redoutable, et le peuple, ce jour-là, s'est singulièrement respecté. Tout en armes, il ne s'est pas permis une expression insultante ou dérisoire ; et le roi lui-même, prenant part à cet extraordinaire spectacle, sourioit au peuple, et disoit, avec une ingénuité propre à exciter le rire de pitié du sage : *Eh bien ! me voilà !*

Lorsqu'il étoit environné de cette grande armée parisienne, je me disois : Oui, le voilà, cet être marqué du sceau d'une fatalité particulière : en naissant

il fut l'objet de la haine de son grand-père qui détestoit toute sa race, parce que son fils avoit voulu le faire assassiner pour régner. Louis XV, à son tour, avoit empoisonné son fils pour se venger ; et il avoit éteint dans ses petits-fils, par une méthode barbare, les sources de la génération. Louis XV, le plus crapuleux des hommes, avoit ouvert, pour ainsi dire, cette carrière d'humiliation où étoit tombé son petit-fils, toujours dominé par l'altière maison d'Autriche.

Je la voyois à ses côtés, la moderne Frédégonde, ennemie née de la France, courbée sous le poids de sa rage impuissante et trahie, mourant de dépit et d'effroi; elle serroit dans ses bras, comme sa sauve-garde sacrée, l'héritier présomptif de la royauté, qui sembloit être puni par une main divine, des forfaits de ses aïeux. Le parricide, le poison, l'inceste leur avoient été tout aussi familiers que dans l'ancienne maison d'Atrée et de Thyeste. Toutes ces grandeurs humaines

abaissées, me faisoient songer à Bossuet, lorsqu'il tonnoit, au nom de Dieu, sur la tête des rois.

Il a été donné à peu de mortels d'avoir vu ce que j'ai vu, et sous le jour surtout que je l'ai vu. Le règne de la terreur m'a enlevé et fait disparoître beaucoup de papiers où j'avois consigné mes réflexions. Les uns ont été brûlés par mes proches, dans la crainte qu'ils ne fussent surpris entre leurs mains; d'autres ne m'ont pas été rendus; mais il m'en reste assez pour donner à la postérité un apperçu de ces scènes neuves et grandes.

Je l'ai déja dit : Louis XVI étoit dévot; mais comment osoit-il, s'il étoit dévot, se parjurer à la face du ciel et de la terre, et tromper le peuple qui avoit cru à des sermens aussi solemnels ? c'est parce qu'il étoit dévot : il ajoutoit foi à la puissance d'un être supérieur à lui, à la puissance du Pape, qui pouvoit, à volonté, le relever de son serment. Cette fausse et méprisable idée le conduisit à

ne regarder l'acte du serment que comme une vaine formule qui ne pouvoit le lier en aucune manière.

C'est donc depuis la révolution une ville de guerre, que cette grande cité ; car elle abonde en soldats qui vont, qui viennent, qui passent, qui restent, qui séjournent ; et c'est un des grands embarras du ministère, que de les discipliner sans trop les contraindre : car une permission pour venir à Paris, est ordinairement une récompense de leur bravoure.

Les enfans, au lieu de jouer à la chapelle, font des patrouilles avec des bâtons et des bonnets de grenadier en papier.

Chacun monte sa garde ; le plus étourdi, le plus sourd, comme le plus sage et le plus attentif. Dernièrement un factionnaire crioit à tue-tête, *qui va là ! qui va là !* le passant qui avoit la voix grêle, disoit en vain, *c'est moi, citoyen, c'est moi ;* l'autre alloit tirer. — *Eh ! mon ami, ne*

me tues pas ; c'est toi qui montes la garde pour moi. — Le factionnaire approche, et le maître reconnoît son cuisinier, portant au lieu de broche, baïonnette au bout du fusil.

CHAPITRE CXLV.

Renversement du culte catholique.

L'année précédente on avoit vu encore les processions du S. Sacrement, à la Fête-Dieu, se faire avec la pompe accoutumée. Dieu avoit été escorté par les mandataires de la nation. Rien n'annonçoit une destruction subite. Le peuple en général sembloit être attaché aux cérémonies du catholicisme ; mais il y a des corps frappés de la foudre, et qui semblent encore conserver la vie ; on les touche, ils tombent en poussière.

Le peuple avoit l'apparence de croire à la messe, à la présence réelle, aux dogmes les plus reçus ; il n'y croyoit pas.

Tous les sarcasmes de Voltaire contre les prêtres, toutes les plaisanteries de l'auteur de la Pucelle, étoient venus jusqu'à lui. La conduite des évêques qui étoient sous ses yeux, les mœurs des ecclésiastiques, les richesses du clergé, cette espèce de veau-gras qu'on cherchoit à immoler depuis long-temps, la licence des idées et des actions, tout avoit amené le terme d'un culte qui portoit un caractère d'idolatrie que la raison réprouve, et qui ne se soutenoit plus que par un certain éclat.

Il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour porter la hache révolutionnaire sur les autels chargés d'or et d'argent; nus, ils auroient pu échapper à la main destructrice.

Ce n'est point le renversement qui doit étonner, mais c'est de les avoir vus tomber en un jour, avec tous les accessoires de la haine ou du mépris le plus profond.

Les progrès de l'irréligion furent donc

très-rapides parmi cette plébée qui s'arma tout-à-coup de leviers et de marteaux, pour briser les effigies sacrées devant lesquelles elle ployoit le genou six mois auparavant. On lui persuada sans peine qu'il lui étoit utile de transformer les temples en magasins, les calices et les croix de vermeil en monnoie, les grilles en boulets, et les chérubins de cuivre en canons. La plébée s'imagina que, d'après le décret de la souveraineté nationale, à elle seule étoit dévolu le droit de tout pouvoir, de commander à tout et de ne point obéir.

Bientôt, au milieu de la célébration des offices, elle entendit retentir avec joie les marteaux des serruriers qui ébranloient et renversoient les balustrades des chapelles.

Des sculpteurs gagés effacèrent laborieusement avec le ciseau, sur toutes les épitaphes, les titres des familles nobles. L'on ne voulut plus que les archives de la piété filiale, que les souvenirs consa-

crés par les regrets de l'amitié, appelassent davantage les regards des hommes sensibles ; les monumens, les tombeaux furent attaqués ; et d'avares maîtres maçons se présentèrent en foule pour exécuter le plan des comités de démolition.

Il y eut des entreprises pour enlever tous les saints de leurs niches, pour déloger toutes les vierges, pour effacer les armes sur toutes les tombes ; on suspendit de périlleux échafauds pour aller gratter, sur des voûtes à perte de vue, des figures de papes, que depuis cent années des araignées cachoient sous le noir tissu de leurs toiles héréditaires ; que dis-je ? les anges et les archanges furent mutilés ; Ste. Thérèse en devint camuse, l'enfant Jésus n'eut plus de tête, S. Paul étoit sans bras, les christs étoient tombés la face contre terre ; le sabre, la pique et la lance s'amusoient des blessures portées à tous ces simulacres ; le rire et la folle joie présidoient à cette guerre imprévue contre ce

que la religion et les arts avoient offert jusqu'alors de plus sacré et de plus inviolable.

On ne procédoit pas à ces destructions avec la fureur du fanatisme, mais bien avec une dérision, une ironie, une gaîté saturnale, bien propre à étonner l'observateur.

L'on descendit dans les caveaux où la mort rassemble ses paisibles victimes. Là, un commissaire révolutionnaire, un flambeau à la main, chercha curieusement dans ces cendres, quelques vestiges de la féodalité, ou l'empreinte usée de quelques pièces d'or ou d'argent.

Des époux, inséparables pendant leur vie, sembloient l'être pendant leur trépas. Leurs reliques furent dispersées. Des épitaphes conservatrices du souvenir des actions d'éclat de nos plus fameux guerriers et de tant de personnages illustres, furent enlevées, parce qu'elles se trouvoient dans un temple, et jetées avec les

débris des autels, dans un dépôt, comme des moëllons informes dans une carrière.

Les menuisiers, les serruriers, les orfèvres, les courtiers, les revendeuses à la toilette même, vinrent mettre à l'enchère tous les objets séquestrés, sortis des églises ou des armoires des sacristies; et l'on vit dans les boutiques de fripiers, des chasubles qui pendoient à côté de pantalons; des marchands de meubles exposoient en vente des crucifix parmi des seringues, et des devants d'autels, à côté de chaises percées.

Quelques jours avant le préliminaire de ce richissime inventaire, l'on avoit vu les prêtres en habit séculier, célébrer la messe avec des calices de verre, ou des coquetiers d'étaim.

On a brisé, on a vendu les grilles resplendissantes d'or de la métropole, la belle boiserie du chœur des Chartreux; le magnifique baldaquin du maître-autel de l'église des Invalides, fut renversé dans la poussière.

Que de châsses, jadis étincelantes du feu des rubis, ont disparu brisées, morcelées, et l'on devine par qui : toutes ces pierres précieuses circulent dans les mains du négociant étranger.

On a vu briller aux doigts de ces présidens de comités révolutionnaires, les émeraudes qui décoroient les soleils; tel d'entre eux s'est fait tailler des culottes de velours à pleines chappes; et plusieurs ont, pour la première fois, porté des chemises faites avec les aubes des enfans-de-chœur.

Toute l'argenterie des églises des quatre-vingt-trois départemens, celle de la Belgique est venue s'engouffrer dans les creusets de la Monnoie; et nous avons effectivement mangé Dieu et les saints d'argent, en blé, car il falloit payer le blé en argent.

Ces dilapidations furent bientôt suivies des fêtes extravagantes dont Paris donna le premier exemple à tous les départemens de France. Les acteurs qui y figu-

rèrent, étoient encore ivres de l'eau-de-vie qu'ils avoient bue dans les calices, après avoir mangé des maquereaux sur les patennes. Montés à califourchon sur des ânes, dont des chasubles couvroient le derrière, ils les guidoient avec des étoles ; ils tenoient empoignés de la même main, burettes et S. Sacrement. Ils s'arrêtoient aux portes des tabagies, tendoient les ciboires, et les cabaretiers, la pinte à la main, les remplissoient trois fois.

Des mulets suivoient, surchargés du poids des croix, des chandeliers, des encensoirs, des bénitiers et des goupillons ; ils rappeloient les montures des prêtres de Cybèle, dont les paniers, remplis des instrumens de leur culte, servoient à-la-fois de magasin, de sacristie et de temple.

C'est dans cet équipage que ces profanateurs s'avancèrent vers la Convention nationale ; ils y entrèrent bizarrement couverts des ornemens sacerdotaux ; ils

haranguèrent, et ils furent harangués, tandis que les acclamations les plus bruyantes applaudissoient à ces scandaleuses processions.

Cependant, dans les cours on brûloit tous les saints et les crucifix de bois; les flammes des bûchers alongeoient leurs langues jusqu'au deuxième étage des maisons, et chacun ouvroit ses fenêtres pour y jeter les livres que le jacobinisme avoit condamnés.

A l'aspect de ces neuves orgies, le peuple égaré accouroit en foule, fier d'avoir secoué le joug de sa religion; il rioit aux éclats, poussoit d'insolentes clameurs, et portoit au bûcher les confessionnaux dont il s'étoit affranchi. La prostituée montroit d'un air badin à son entreteneur le tableau de la chaste Suzanne à demi-brûlé; et le tableau de la Cène forma long-temps l'auvent de la boutique d'un savetier.

Chaumette, l'athée, triomphant du succès de ces profanations, crut avoir chassé Dieu de l'univers. Il poussa jus-

qu'au dernier excès les conceptions atroces de l'impiété. Il imagina les fêtes de la Raison. . . .

C'est alors que les prêtres de Paris et des départemens, terrifiés par les rugissemens des bêtes féroces de la Commune, envoyèrent leurs lettres de prêtrise à la Convention, et apostasièrent pour éviter la mort et le supplice.

Gobel, archevêque de Paris, vint confesser à la barre, qu'il n'avoit jamais été qu'un imposteur, qu'un charlatan, et qu'il méprisoit le culte dont il avoit été le ministre. Pour de l'argent, une foule de prêtres suivit son exemple; c'étoit à qui se déprêtriseroit.

Le 20 novembre 1793 mit le comble à ces folies irréligieuses; vint une file immense d'hommes rangés sur deux lignes et couverts de dalmatiques, chasubles et chappes; on portoit sur des brancards des calices, des ciboires, des soleils, des candélabres, des plats d'or et d'argent. A cette riche offrande, la gaîté s'empara de

la troupe qui l'apportoit; elle demanda, pour prix de son zèle et en signe de triomphe, de danser, à l'instant même, *la Carmagnole ;* la Convention nationale y consentit; et plusieurs membres, sortant de leurs chaises curules, prirent par la main les filles revêtues d'habits sacerdotaux et dansèrent *la Carmagnole.*

Le lendemain il fut décidé que les reliques de Sainte-Geneviève seroient brûlées sur la place de Grève, pour y expier le crime d'avoir servi à propager l'erreur, et à faire bouillir la marmite de chanoines fainéans. Un habitué de la Montagne, et le plus terrible vociférateur parmi ces énergumènes, un nommé *Fayan*, voulut que le procès-verbal fût envoyé à toutes les sections et au Pape; cela passa; et l'on fut sur le point de recommencer la danse de *la Carmagnole.*

Mais, au milieu de ces mascarades, les danseurs donnoient de l'à-plomb au tribunal révolutionnaire, ordonnoient l'apothéose de Marat, aiguillonnoient le zèle

homicide des proconsuls ; et, par leur chère loi *sur les suspects*, se ménageoient les moyens d'envoyer à l'échafaud, ou de plonger dans la caverne des prisons, quiconque n'obtiendroit pas de son comité révolutionnaire un certificat de civisme.

CHAPITRE CXLVI.

Fêtes de la Raison.

Elles ont eu des témoins qui n'en laisseront pas perdre le souvenir. On doute presque de ce qu'on a vu et de ce qu'on a entendu.

La Raison étoit ordinairement une divinité, une fille choisie dans la race des sans-culottes ; le tabernacle du maître-autel servoit de marche-pied à son trône ; les canonniers, leurs pipes à la bouche, lui servoient d'acolytes. Les cris de mille voix confuses, le bruit des tambours, les rauques éclats des trompettes, le tonnerre de l'orgue, laissèrent croire aux

spectateurs qu'ils étoient transportés parmi des Bacchantes, sur les monts de la Thrace.

Ce que c'est qu'un peuple subitement licencié du joug politique et religieux ! il n'est plus peuple ; c'est une populace effrénée, dansant devant le sanctuaire, en hurlant *la Carmognole*, et les danseurs (je n'exagère rien) presque déculottés, le col et la poitrine nus, les bas ravalés, imitoient, par de rapides tournoiemens, ces tourbillons, avant-coureurs des tempêtes, qui portent par-tout le ravage et la terreur.

La femme de Momoro, ce vil et plat orateur des Cordeliers ; la chanteuse Maillard, l'actrice Candeille, voilà les déesses de la Raison, portées en triomphe, presque adorées, et qui se laissoient faire.

On avoit masqué le devant des chapelles collatérales de la nef, avec de grandes tapisseries, et non sans projet. Du sein de ces réduits obscurs, partoient des ris aigus qui attiroient des aventuriers :

en soulevant un coin de tapisserie, ils laissoient entrevoir aux passans des scènes, pour le moins aussi pittoresques que celles de la tentation de S. Antoine.

La même fête dans l'église de S. Eustache, offrit le spectacle d'un grand cabaret. L'intérieur du chœur représentoit un paysage décoré de chaumières et de bouquets d'arbres. On distinguoit dans le lointain, des bosquets mystérieux ; il y avoit effectivement de petits sentiers pratiqués dans les escarpemens figurés de grandes masses de rochers. Les précipices de sapin n'étoient point inaccessibles ; des troupeaux de filles, qui suivoient effrontément à la file, couroient après les hommes, et l'on entendoit le continuel craquement des planches sous leurs pas précipités.

Autour du chœur, l'on avoit dressé des tables surchargées de bouteilles, de saucissons, d'andouilles, de pâtés et d'autres viandes. Sur les autels des chapelles latérales, on sacrifioit tout-à-la

fois à la luxure, à la gourmandise ; et l'on vit sur les pierres consacrées, les traces hideuses de l'intempérance.

Les convives affluoient par toutes les portes ; quiconque se présentoit prenoit part au festin ; des enfans de sept à huit ans, tant filles que garçons, mettoient la main au plat en signe de liberté ; ils buvoient à même les bouteilles ; et leur prompte ivresse excitoit le rire des êtres vils qui la partageoient. Oh ! combien est déplorable l'aveugle impétuosité du peuple qui obéit si stupidement à la bride des conducteurs de factions !

A S. Gervais, la cérémonie se fit sans banquet ; les femmes du marché S. Jean y entroient avec leurs éventaires ; toute l'église sentoit le hareng. Des marchands de tisanne tintoient leurs gobelets, pour appaiser la soif du mets salé. Il y avoit bal dans la chapelle de la Vierge ; quelques lumignons, qui répandoient plus de fumée que de lumière, servoient de lustres. En effet, pour ne point laisser un seul

instant à la pudeur, on ajouta la nuit à la dépravation, afin qu'au milieu de la confusion de ces assemblées, les abominables desirs, allumés pendant le jour, s'assouvissent librement durant les ténèbres.

De l'église S. Gervais, on descendoit à la place de Grève, où une multitude de spectateurs se chauffoit à la flamme des balustrades de chapelles et des stales des prêtres et chanoines.

Tout Paris a contemplé, sans souffler le mot, ces processions de la ligue Jacobite. Ivres de vin et de sang, revenant du spectacle des échafauds, les prêtres et prêtresses de la Raison suivoient d'un pas chancelant le char de leur divinité impure. Un autre char venoit après; c'étoit un orchestre ambulant, rempli d'aveugles-musiciens, image trop fidelle de la raison du temps d'alors.

On vit encore un char portant un rocher tremblant, au haut duquel un acteur de l'Opéra, transfiguré en Hercule, sembloit, avec sa massue de carton, vouloir

assommer tout ce qui n'étoit pas Jacobin.

L'air retentissoit des rugissemens de ces tigres ; les mots de *Guillotine*, de *rasoir national*, de *mettre la tête à la petite fenêtre*, de *raccourcissement patriotique*, termes mignons des Montagnards, frappoient tour-à-tour toutes les oreilles ; et les spectateurs pâles, glacés d'effroi à l'aspect de ces bonnets rouges, de ces inscriptions menaçantes, portées audacieusement par les barbares stipendiés des tyrans, ne trouvoient plus de langue ni de voix, lorsque des espions apostés les forçoient à se prosterner devant l'image de la Liberté.

Ces mascarades, déja si incroyables, furent suivies de celles de l'affreux, de l'exécrable Marat. Dans toutes les places publiques on lui érigea des temples, des mausolées et des arcs de triomphe.... Au Carousel, on bâtit à sa gloire une espèce de pyramide, dans l'intérieur de laquelle on plaça son buste, sa baignoire, son cornet et sa lampe de cuisine. On y posa une sentinelle,

nelle, qui une nuit mourut de froid ou d'horreur. Le nombre de ses bustes égala le nombre des têtes qu'il vouloit couper.

Les fossoyeurs du cimetière des Innocens portèrent triomphalement ce buste adoré ; ils avoient des sabots aux pieds, des culottes criblées de trous, mais dont les goussets bien cousus regorgeoient d'assignats ; ils lançoient des regards de basilic sur les passans qui ne s'humilioient pas devant l'idole.

Qui l'eût pensé, cependant, qu'après la journée du 9 thermidor, ce nouveau Moloch recevroit les honneurs du Panthéon ? Mais ce jour-là même fut plutôt celui de son jugement dernier, que de son triomphe. On eût dit que l'on craignoit de respirer l'air par où paroissoit sa charogne.

CHAPITRE CXLVII.

Fête à l'Être-Suprême.

Ces fêtes de la Raison avoient déplu à Robespierre, parce qu'il n'en étoit pas

l'inventeur ; d'ailleurs un cri sourd d'indignation s'élevoit contre ce mélange d'idolatrie et d'athéisme, dont on vouloit composer une religion nouvelle.

Robespierre en fut jaloux ; c'étoit un misérable avocat de sept heures (1) ; ce qu'il avoit lu, il l'avoit mal lu. Il crut qu'il pouvoit jouer le rôle de Mahomet, et réintégrer l'Être-Suprême dans tous ses droits. Il avoit beau jeu, après les lupercales, après les parades infâmes que de misérables charlatans avoient fait jouer à Paris et dans les départemens, pour établir une cérémonie simple, auguste et touchante. Mais Robespierre n'avoit point d'imagination ; il n'avoit aucune de ces qualités brillantes qui flattent et qui séduisent ; il étoit sec, et il devint ridicule quand il voulut faire le pontife. Sa fête à l'Être-Suprême con-

(1) On appeloit ce de nom au Palais, des procureurs renforcés, qui, sous le nom d'avocats, n'avoient qu'une facilité parlière et vide de sens, et qui ne tarissoient point en phrasse.

sistoit dans un discours qu'il n'avoit point fait, et dont il fit périr l'auteur. Il fit brûler deux mannequins qui représentoient l'*athéisme* et le *fanatisme ;* il y mit le feu lui-même ; armé d'un gros bouquet, il regardoit à travers les branches tout ce qui se pa ssoit. Il marchoit à la tête de la Convention nationale ; mais celle-ci laissoit respectueusement entre elle et lui une distance de quinze pieds.

Cette fête fut silencieuse, sa nouveauté portoit l'étonnement dans tous les esprits ; on attendoit ce qui devoit sortir de ce titre pompeux.

Il falloit bien manquer de génie pour, sur un si grand théâtre, et dans des circonstances si favorables, ne point frapper quelque chose de grand, ou du moins qui en eût l'air. Il parloit à une nation qui attendoit un culte, et il ne sut lui rien dire. Jamais prophête n'avoit eu à son début un auditoire aussi nombreux ; il fut platement métaphysicien ; il fut,

de tous les novateurs connus, le plus misérable en moyens, et le plus stérile en ressources. Elevé sur une estrade adossée au palais du dernier roi des Français, monarque (car il le fut ce jour-là), il ne sut pas faire un geste digne du rôle et du jour où il se trouvoit.

Oh ! s'il eût su apporter une vieille bible sous son bras, poser la main dessus, et dire : « Voilà le livre des temps et des nations ; je l'adopte et je me joins aux communions protestantes ; séparons-nous de Rome, réunissons-nous au Christ; « le monarque devenoit pontife et l'interprète d'une religion épurée et réformée.

Je suis sûr que ce conseil lui a été donné ; mais Robespierre, qui n'avoit point voyagé, étoit l'ignorance personnifiée. Il méconnoissoit la loi et la règle des intermédiaires. Son orgueil opiniâtre se jetoit dans les extrêmes, refuge des esprits médiocres. Sa pièce fut froide et fut sifflée, et le parodiste du législa-

teur de la Mecque marcha des planches de son trône-autel à celles de l'échafaud.

Toutes les places portèrent les inscriptions qu'il avoit dictées : *Le peuple Français reconnoît l'existence de l'Être-Suprême et l'immortalité de l'ame.* Quand je veux m'identifier au cerveau qui a tracé de pareilles lignes, j'ai beau me métamorphoser en mille manières, je ne puis deviner le sens qu'il vouloit leur donner. Elles sont tout à-la-fois si ineptes et si ridicules, qu'on est tenté de penser qu'il n'y avoit pas fait attention lui-même.

Ces inscriptions subsistèrent encore long-temps après son supplice, et cela paroît tout aussi inconcevable, que de les avoir vu élever par tant de mains dociles.

CHAPITRE CXLVIII.

Caves des émigrés.

Qu'ils avoient d'esprit ces émigrés ! ils nous ont débarrassés de leurs personnes,

et ils nous ont laissé leurs biens, leurs meubles et les vins de leurs caves!

Qui les a bus, ces vins fins ? vous le savez, mes amis ! D'abord les présidens et les membres de comités révolutionnaires ; mais comme il y avoit des caves où se trouvoient quinze à vingt mille bouteilles, on ne pouvoit non raisonnablement, mais non physiquement tout boire.

On les a mis en vente, ces vins délicieux, comme compris dans le domaine de la République. Qui les a achetés ? les agioteurs, à qui le Gouvernement achetoit lui-même des louis et des écus pour alimenter le service des armées, qui étoient dans une crise épouvantable.

Des gosiers qui ne buvoient que de l'eau, ont bu les vins de Beaune, de Nuits, de Rivesaltes, de Jurançon, de Paille, de Roussillon, de Paquaret, de Rancio, du Cap, de Hongrie ; ils en avoient seulement entendu parler, ils ont fait avec eux une connoissance intime et profondément joyeuse et sentie.

On ne pouvoit rencontrer un plus bel ordre que celui qui règnoit dans ces caves. En voyant ces rangs de bouteilles, il n'y avoit plus que le tire-bouchon à y appliquer. Comme il résonnoit en sautant ! comme la mousse du Champagne pétilloit dans de larges verres à bierre ! car on ne buvoit point dans d'autres vases, si ce n'étoit par fois dans des écuelles de terre; l'on n'étoit pas difficile sur le cristal plus ou moins net, plus ou moins limpide. Figurez-vous tous les commissaires de sections faisant l'inventaire de ces richesses, dressant procès-verbal en présence de Bacchus, procédant à la dégustation, dérangeant quelquefois les étiquettes ; mais se trouvant toujours en pied, pour la plus grande exactitude et pour la perfection du procès-verbal, on recommençoit l'épreuve ; car comment faire un faux dans un procès-verbal de cette importance ? l'examen se prolongeoit, et la clôture ne se faisoit qu'après avoir épuisé les dissertations des gourmets.

Il étoit donc impossible de tromper le public, lorsqu'on lui annonça la vente de tous ces vins. Ce ne fut pas le ramoneur qui y mit l'enchère, ni le gagne-petit, ni le porte-faix, ni même le tonnelier; mais bien le courtier universel, le trafiquant de gros sous, les agens préposés à la vente des domaines nationaux; mais bien encore les Flores des quatre saisons, et les Déesses panachées des cavernes du Palais-Royal.

Autrefois les riches seuls buvoient par privilége ces vins rares; ils furent disséminés, entrèrent dans toutes les maisons, et devinrent pendant, quelque temps, aussi monnoie courante que les ballots d'étoffes et de livres.

Tel gosier n'auroit jamais connu un vin étranger, qui, grace à la révolution, s'humecta de sa saveur; tandis que celui qui avoit pris la peine d'amasser et de soigner ces bouteilles précieuses, faisoit la grimace, au fond de l'Allemagne, en buvant d'une petite bière aigre, qu'il

étoit encore trop heureux de rencontrer.

Dans toutes ces commotions, on n'a point oublié les caves ; il est du droit des vainqueurs de trinquer à la victoire. Je me rappelle qu'après la journée du 10 août, on a marché, pendant plus de quinze jours, sur les débris d'innombrables bouteilles, et que les fragmens en étoient tellement semés dans le jardin des Tuileries, qu'on eût dit qu'on avoit voulu faire des routes de verre pilé.

CHAPITRE CXLIX.

Emprunt forcé.

Comment a-t-on fait l'association de ces deux mots qui se repoussent ? après en avoir fait l'observation, on s'y accoutuma. L'emprunt ne portoit que sur une classe de contribuables aisés ; et la majeure partie des habitans de cette capitale se ressouvint qu'au commencement de la révolution elle avoit fait l'offre généreuse d'une partie de sa vaisselle, de

ses bijoux, de ses boucles de souliers. Elle avoit espéré que ces dons, joints à d'autres sacrifices, concourroient à relever le crédit ébranlé, et les fondemens de l'état penchant vers sa ruine. Mais les secousses nouvelles lui apprirent que ces fonds avoient été insuffisans.

L'abondance du papier-monnoie rendit illusoire cet emprunt; et la couturière, qui avoit offert son dez d'argent, avoit plus donné dans l'origine, que le millionnaire qui se débarrassoit des demandes avec des masses d'assignats.

J'ai vu un billet de cent francs par terre, et un homme du Temple dit en ma présence : *Il ne vaut pas la peine d'être ramassé*, et il avoit raison.

CHAPITRE CL.

Vive la Montagne !

Quiconque n'a point vu, n'a point entendu toutes ces sections populaires défiler et hurler en la manière accoutumée,

dans la salle de la Convention nationale, ne peut se former une image de ce qu'étoit ce peuple vociférant *vive la Montagne !* Il n'étoit pas conduit, il étoit déchaîné dans tout ce que la licence peut imaginer de plus absurde et de plus violent. Les discours de ses orateurs, les réponses des présidens, les hymnes patriotiques, les chants de liberté, les cris perçans, les clameurs, le cliquetis des armes, le brandissement des piques, la danse des écriteaux, deux mille femmes du haut des tribunes, tendant ou se tordant les bras, et joignant leurs glapissemens de Mégères à tous ces sons discordans; voilà l'harmonie qui environnoit et accompagnoit le misérable Chaumette, quand il venoit à la barre.

Qui n'a pas entendu ce Chaumette, procureur-syndic de la Commune, lorsqu'il entretenoit la Convention, et qu'il parloit des pauvres, des malheureux, des estropiés et des vieillards, et de tout ce qu'il faisoit pour la splendeur de la Répu-

blique, pour l'abaissement des trônes, pour la ruine du fédéralisme, n'a pas une idée de l'insolence d'un démagogue, et des choses bizarres que ce rôle lui inspire.

Ces farces burlesques auroient provoqué le rire inextinguible des dieux d'Homère, si la sanguinaire férocité n'y eut pas joint ses menaçantes paroles. Amar, qui n'ouvroit la bouche que pour demander le meurtre de ses collègues, et qui sembloit n'être venu à la Convention que pour devenir leur bourreau, complimentoit et félicitoit Chaumette; et toute la multitude de porter les vociférations et les menaces à la plus atroce énergie, à cette énergie infernale qui annonçoit la dépopulation de la France et l'égorgement des Français! A ce cri de *vive la Montagne*, on croyoit voir tous les tigres déchaînés sortir de leur repaire pour dévorer sans faim.

Témoin et victime de ces scènes insensées et violentes, je le répète, qui n'y a pas assisté, ne peut connoître l'histoire de

ces jours à jamais déplorables, encore moins en rendre compte à la postérité; qui n'y a pas assisté, ne peut dire jusqu'à quel point une populace, mue par des scélérats, déploie une physionomie tout à-la-fois extravagante et barbare. Musique du Tartare ! Opéra des enfers ! cris des démons ! exaltation des êtres foudroyés par la Divinité et devenus ennemis de l'homme ! accens du crime et de la noire méchanceté ! oui, je vous ai entendus sur la terre ! tous ces cris infernaux étoient renfermés dans le *vive la Montagne !*

Et lorsque le Verrès de Nantes écrivoit à la Convention sur une noyade de cinquante-huit prêtres, et qu'il ajoutoit gaîment : *Quel torrent révolutionnaire que la Loire !* l'Assemblée couvrit par des applaudissemens universels l'horrible rapport de Carrier. . . . . ! !

CHAPITRE CLI.

Dépit aristocratique.

Une vieille comtesse disoit, en parlant à un cercle de nobles : *Vous méritez bien, messieurs, tout ce qui vous arrive. J'ai prédit que la noblesse étoit perdue, quand j'ai vu que vous abandonniez des femmes comme nous pour courtiser des filles du Tiers-Etat.* La même disoit : *J'ai bien vu dans l'histoire, qu'on a quelquefois ôté la couronne à un roi, mais voilà la première fois qu'on parfile le diadême sur sa tête, comme on fait en France.* L'expression du moins étoit saillante.

Ce seroit un recueil assez curieux, que tous les mots que le dépit aristocratique a enfantés. Il y en a qui ressentent la fureur, et qui, par-là même, sont moins ingénieux. On ne sauroit imaginer les ridicules qu'ils ont donnés au ministre Necker, qui, mis en parallèle avec l'aimable Calonne le déprédateur, sembloit un

ours arrivé des Alpes. Ils ne virent pas que tous les argentiers et tous les créanciers du royaume ne pourroient aimer le charmant Calonne.

La réunion des ordres fut célébrée par trois jours d'illuminations. On avoit alors la prétention de nous mesurer une dose de liberté partielle.

Les femmes perdirent toute leur influence, après la grande explosion : vainement s'imaginèrent-elles que le Français reviendroit au goût de leurs frivolités; l'empire de l'opinion publique et de sa force croissante est incalculable. L'esprit parisien étoit dispos à l'établissement de toutes les théories politiques et de tous les systêmes de législation : il falloit donc courir avec lui.

Lorsqu'il s'agissoit d'une touchante et sensible harmonie entre les vœux du roi et ceux de la nation, le puéril et détestable orgueil des femmes l'emporta sur le bien public. J'ai entendu discuter longuement, pour prouver que le parlement

devoit assujettir le monarque à choisir pour modèle la composition des Etats assemblés à Paris en 1614, tandis que le vœu national et les lumières du siècle s'élevoient invinciblement contre cette forme.

CHAPITRE CLII.

Honnêtes gens.

Comme tout change jusques dans les mots ! Un homme lâche et paresseux veut-il être exempt de monter sa garde, il se fait domestique ; et quoiqu'il reçoive des gages, son maître l'appelle son *homme de confiance*. Les mouchards, si justement abhorrés, et malheureusement si nécessaires, ne sont plus des mouchards, ce sont les *agens* de la police. Les comédiens sont devenus des *artistes ;* les procureurs, des *hommes de loi ;* les médecins, des *officiers de santé*. L'homme qui, pendant une heure, a déraisonné d'une voix forte, devient un *orateur ;* et sa

femme, sa fille, sa servante, ses voisines ne doutent pas qu'il ne soit l'un des hommes de France les plus éloquens.

Nous n'avons plus de bourreaux : nous avons des *exécuteurs des jugemens criminels.* Enfin, des hommes connus par la corruption effrénée de leurs mœurs et par l'audace de leur incivisme, sont des *honnêtes gens. Si cela est*, demandoit un vertueux citoyen, *que sommes-nous donc nous autres ?*

On a abusé du terme d'*honnêtes gens*, au point que les royalistes les plus effrénés et les conspirateurs les plus vils se sont déguisés sous ce nom, l'ont pris, et l'ont refusé à d'autres.

CHAPITRE CLIII.

Réaction royale.

Les trois quarts et demi des Parisiens n'ont aucune idée de l'épouvantable réaction royale. Après la chûte des échafauds, elle a fait périr plus de républicains, que

ceux-ci n'en avoient immolés. Les patriotes les plus exempts de toutes foiblesses et de tous crimes, furent incarcérés par milliers.

Le Parisien, dans son oisif parlage, et dans son stérile raisonnement, s'imaginant qu'une révolution se fait ou s'arrête à volonté, est loin de croire à cette terre du midi, imbibée d'un déluge de sang. Il veut toujours se replacer à l'Assemblée des notables, au *déficit* que l'on pouvoit combler. Il ne veut ni connoître, ni suivre la chaîne des événemens. Il n'a pas mis le pied dans ces régions malheureuses, couvertes de ruines, d'ossemens et de cendres. Il n'a point vu la terre de la Vendée boursoufflée de cadavres; ces vastes cimetières, ces épouvantables catacombes sont l'ouvrage de cette *armée royale et catholique*, dont il révoque en doute l'existence.

Misérable ! toi qui ne sais que promener une plume vénale sur du papier timbré; ou toi, parleur infatigable, et pilier

de café, ou de la boutique de *Desenne*, va dans les plaines de Châlons, dans les rues encombrées de Lille, dans les débris de Valenciennes, du Quesnoy, de Thionville, de Condé, dans les campagnes incendiées, ravagées du Midi et des côtes de Brest; les échos, reproduisant leurs lamentables murmures, te diront : C'est au nom du roi et de la religion catholique que ces champs qu'ornoient jadis des fleurs et des épis, sont couverts de crânes d'hommes et de débris ensanglantés; vois ces tombeaux sans nombre où gissent empilés des milliers de tes frères; entends, entends leur voix sépulcrale mêlée au croassement des corbeaux; cette voix te crie que les royalistes veulent immoler jusqu'au dernier républicain; mais l'ignorant n'a pas seulement jeté les yeux sur la carte où ces objets funèbres sont empreints; il n'est sensible qu'aux calamités qui le touchent de très-près, et dont quelquefois il n'a pas même été atteint. Perturbateur par mutinerie, re-

belle en paroles, se cachant dans son étude ou dans sa boutique, au moindre coup de tambour, il cherche une servitude dont il n'a point le nom. Il s'attendrissoit sur un *roi-marmot*, et il rejette la constitution républicaine, parce que, bien loin de l'aimer, il n'est point né pour la concevoir. Oh ! qu'il aille à Alger apprendre à obéir, puisqu'il ne veut pas être libre dans sa patrie.

Rovère demande à des ouvriers occupés à creuser la terre aux Tuileries : *Que faites vous-là ? Une glacière*, répondit l'un d'eux. Cet ouvrier étoit plus instruit.... que la foule parisienne.

CHAPITRE CLIV.

Louis d'or.

Il a valu jusqu'à 18000 liv. assignats. L'on ne s'étoit accoutumé à parler que par millions et par milliards. On ne sauroit croire combien ces fatales dénominations ont influé sur la cherté des denrées.

Il est remarquable qu'elles ont augmenté progressivement avec la bouffissure de l'assignat. Ce sont les départemens qui les premiers ont méconnu ce malheureux papier, comme monnoie courante, et qui n'ont plus voulu admettre que du numéraire dans leurs transactions commerciales.

Alors tout le monde se souvint de l'agiot et de ses déplorables effets. Le papier tomba avec la scélérité de l'aérostat qui crève ; et pour honorer son décès, on fit une gravure qui représentoit tous les signes de papier dont on avoit usé pendant la révolution. L'un n'avoit aucun reproche à faire à l'autre.

Cette allégorie sur le papier-monnoie rappela celle faite en 1720 par le célèbre Picard sur la banque de Law.

Ce graveur avoit représenté la folie en juppes de baleine, conduisant le char des actions à l'hôpital des fous, des gueux et des malades. Une renommée bouffie, sonnant de la trompette, vole au-devant pour annoncer leur arrivée. La Fortune,

debout, sur le char, sous la figure d'une femme, distribue à pleines mains des actions sur le Sud, sur le Mississipi. Le Mississipi ayant une jambe de bois, et le Sud un large emplâtre à la sienne, tirent ce char, et les actionnaires de ce nouveau système poussent à la roue et écrasent dessous les vrais négocians, que l'on reconnoît à leurs registres sous le bras. Un diable dans un nuage fait des bouteilles de savon sous toutes les nuances, emblêmes de tous les billets de banque. Des serpens, des bonnets de fou, voltigent parmi les figures du désespoir, de l'insomnie, du remords. Une tête à deux faces, l'une riante, l'autre affligée et larmoyante donne la clef de ce tableau singulier.

Il nous auroit fallu un nouveau Picard pour immortaliser l'incroyable assignat. Mais il n'y a pas eu de quoi rire. Qui n'a pas perdu? le sorcier, le devin; car l'on ne s'attendoit pas à une chûte totale et dans un clin-d'œil.

Depuis cette époque, combien de chambres obscures, inconnues, sont devenues des monts-de-piété, des dépôts secrets d'objets de toute espèce, que le besoin, l'indigence, le mal-aise y ont entassés ! et de-là vient que chez presque tous les particuliers vous découvrez un ameublement bisarre, discordant; des secrétaires d'acajou, et des fauteuils de velours devant une tapisserie de Bergame; un pétrin grossier à côté d'un clavecin élégant, et des chenets dorés dans une vieille cheminée de plâtre, sans plaque.

Un cordonnier, un tailleur, vous invitent à boire le petit verre; c'est le marasquin, c'est la liqueur des îles qu'ils vous servent. On diroit qu'un esprit fantasque s'est plu, dans une nuit, à mêler les meubles les plus riches avec les meubles les plus pauvres, et a fait sortir des caves les meilleurs vins, pour les placer dans les greniers. C'est depuis quatre ans un mélange si extraordinaire, qu'il échappe au pinceau, et que je ne fais ici que l'indiquer.

à l'œil, qui, pour se réjouir, voudroit l'observer après moi.

Un marchand de salade habite en ce moment un de ces jardins anglais plantés avec leurs saules pleureurs, leurs allées d'ifs et leurs sapins lugubres qui semblent étendre un crêpe funèbre sur les fleurs, et placer, pour ainsi dire, la nature sous un catafalque. Eh bien ! mon marchand de salade a placé tout au milieu un gros buste en cuivre de Louis XIV, qu'il avoit acheté à la livre; il lui cherche un pendant.

Toutes les figures, copies de l'antiquité, se retrouvent dans des recoins de maisons; et une blanchisseuse vient me proposer de me vendre une Niobé et un Charlemagne, dont les noms lui étoient absolument inconnus.

Fortune ! ce sont-là de tes jeux; mais, qu'ils sont variés, qu'ils sont piquans ! comme ils forment la petite pièce, la farce, la comédie, après l'affreuse, l'épouvantable tragédie dont nous avons été tous témoins !

CHAPITRE

CHAPITRE CLV.

Fermiers de campagne.

Du temps de la ligue, lorsque Paris étoit assiégé, les assiégeans troquoient par-dessus les murs un aloyau contre une fille; au mois de frimaire 1795, pour un pain de quatre livres, pour une poularde, plus d'un commissaire de section obtint par reconnaissance les faveurs de certaines jolies femmes; car elles ne vouloient pas mourir de faim. Alors chacun vendoit ses plus beaux meubles pour avoir de la farine, des lentilles, des haricots et du beurre. On mangeoit ses armoires en galettes. Les granges des fermiers de campagne furent transformées en magasins de tapissiers.

Ces fermiers se montrèrent durs, inexorables, rioient des souffrances des Parisiens, et en tiroient tout le parti que peut inspirer la plus ardente et la plus détestable avarice. La révolution, qui leur a restitué une si grande dose de liberté, et

qui fait leur richesse, ils ne savent ni la connoître, ni jouir de ses bienfaits avec reconnoissance. Leurs femmes ont acheté toutes les nippes des bourgeoises; elles mangent sur des assiettes d'argent; elles ont la migraine, et disent à leurs maris: *Je ne me leverai pas aujourd'hui; qu'on dise que je suis malade.* On voit des meubles de damas et des tables d'acajou, tout à côté des charrues, des chevaux, du fumier, et de l'attirail de la ferme. On n'entend plus résonner les gros sabots sur les marches des escaliers de bois; elles sont recouvertes de tapisseries.

Une mesure de farine à la main, le fermier enlève tout ce qu'on lui présente. Il a fait rafle des bagues, des croix d'or, des dés et de tous les bijoux des habitans des faubourgs. Il alloit se placer au balcon des spectacles; et là, se pavanant avec un gros rire, il méditoit de faire venir toute la comédie dans sa grange.

Tandis qu'il mangeoit à volonté, le menu-peuple, dont la classe est si nom-

breuse en cette ville, se réunissoit en tas, dès les six heures du matin, aux portes des boulangers et des bouchers; il se pressoit, il s'agitoit: la crainte de revenir les mains vides, assombrit le visage de cette mère de famille intéressante, qui semble, de ce lieu où elle se morfond, entendre les vagissemens de ses enfans. La pâleur, l'inquiétude de l'avenir, la tristesse, étoient peintes sur tous les visages; on ne rencontroit, dans la matinée, que des individus des deux sexes revenant tristement, leur ration de pain sous le bras, et le mangeant d'avance. La faim a cavé les joues de cette jeune adolescente, dont les attraits devoient croître avec l'amour et pour l'amour.

La livre de jambon valoit deux cents francs. Elles avoient disparu, ces fontaines de fer-blanc pleines de café dont le menu-peuple, les marchandes de poissons, les porteurs et porteuses de choux, prenoient le matin, sous les piliers des halles, chacun une bonne tasse; le sucre

et le café étoient divisés, entassés dans les caves, les greniers, et les maisons à louer.

Les privations des choses de la plus absolue nécessité furent endurées patiemment par ce grand peuple; il ne se souleva point; il respecta tous les dépôts où le comité de salut public avoit emmagasiné toutes les denrées de première nécessité, jusqu'au drap.

Les boutiques fermant à la nuit tombante, ne s'ouvroient que fort tard le lendemain; c'étoit à qui ne vendroit pas : les individus, dans tous leurs marchés, avoient peur les uns des autres. Celui qui sut prévoir de longue-main le discrédit des assignats, trouva le secret de s'enrichir. Déjà la cherté du vin avoit rendu le caractère parisien, flegmatique et froid; il perdoit peu-à-peu sa légéreté.

Le faubourg S. Marceau, qui dans tous les temps a été le refuge des ouvriers de toutes les classes, confondus avec le chiffonnier, le vidangeur, l'écureur de puits,

le débardeur, le tondeur de chiens, le marchand de tisanne, le symphoniste ambulant, la marchande de châtaignes, le mendiant, n'offroit plus qu'un vaste et douloureux silence; et cependant le peuple demeura paisible. Quelques paniers de pommes de terre, semées de porte en porte, avec quelques rations de pain, le sauvèrent de la famine.

Il est difficile d'expliquer aujourd'hui ce qui a contenu la vengeance du peuple, et jusqu'à ses murmures. Ainsi, l'histoire rencontrera des faits dont elle ne pourra assigner la cause, puisque les contemporains et les témoins de ces singuliers événemens ne peuvent en rendre un compte fidèle.

CHAPITRE CLVI.

Point de vue.

Je suis intarissable, dira-t-on, quand il s'agit de mes chers badauds : mais mille plumes, mille volumes ne suffiroient pas

pour les peindre, tant ils sont curieux, changeans, inconcevables.

Leur caractère est un labyrinthe où l'observateur se perd.

Le crayon le plus rapide ne peut suivre qu'imparfaitement les nuances mobiles et fugitives de leur physionomie.

Est-ce une réalité, est-ce une chimère ?

Prenons un point de vue :

J'aime le Parisien, disoit l'empereur *Julien*, parce qu'il est grave et sérieux comme moi.

Le Parisien est changé depuis cette époque. Il est vrai que le même empereur vante aussi la bonté du vin que produit le territoire de *Lutèce :* et il faut convenir que s'il falloit juger d'un éloge par l'autre, on seroit tenté de prendre le tout pour une ironie.

Mais tout change ici bas ; et la même terre qui produisoit jadis les héros, ne voit naître aujourd'hui que des castrats. Les Romains du dix-huitième siècle ne

ressemblent pas plus aux contemporains de *Scipion*, que les Parisiens modernes ne ressemblent à ceux que peignoit l'empereur *Julien*.

Le portrait qu'il fait des habitans d'Antioche, leur conviendroit beaucoup mieux.

Ces hommes, jadis si sérieux, ne sont plus que des marionnettes légères entre les mains de quelques charlatans.

Naguère ils souffroient patiemment le joug, égayoient leurs chaînes par des chansons; ils avoient toutes les qualités nécessaires pour faire de *bons* et *dociles sujets* : maintenant ils ne sont que des mutins, toujours prêts à changer de gouvernement.

Depuis six ans qu'on leur parle de liberté, ils en sont aussi instruits, que le sont en astronomie ces Indiens qui pensent que la nuit est produite par une montagne qui se place entre le soleil et la terre.

On leur parle de souveraineté du peuple, et ils se croient les maîtres de la terre.

Il n'y a pas de barbier, de commis,

d'avocat, qui, ayant eu l'honneur de présider sa section, ne se croie le rival de Georges III; et celui de Turenne, s'il a commandé un poste aux barrières. Leurs regards ne s'étendent pas plus loin que l'enceinte de leurs murs. Ils pensent que l'univers est sur les bords de la Seine; ou que du moins ceux qui habitent ses rives fortunées, composent une caste privilégiée, dont le reste de la France doit recevoir les lois.

Robinson se croyoit un grand monarque dans son île; mais Robinson trouvoit de quoi s'y nourrir; son travail lui procuroit l'abondance.

Si ces fous n'étoient que ridicules, on pourroit en rire; mais les suites de leur extravagance sont affreuses, et il faut les arrêter.

Leurs théâtres sectionnaires ressemblent à celui de Shakspeare, où des scènes burlesques se trouvent à côté de scènes tragiques.

Que la vanité fasse tourner la tête à quelques individus, c'est un accident très-

commun, auquel il ne nous est pas possible de remédier : mais que tout-à-coup soixante ou quatre-vingts ambitieux, s'avisent d'extravaguer, et d'entraîner tout un peuple dans le tourbillon de leur délire, c'est un malheur que nous devons tâcher de prévenir.

Nous devons éclairer le peuple sur les desseins de ses agioteurs ; nous devons lui répéter sans cesse que la souveraineté appartient à la nation, et non pas aux sections de Paris.

Le charbonnier de Londres, le paysan de Suisse, le chasseur Américain, connoissent mieux leurs droits, et savent mieux en raisonner que certains académiciens qui pérorent aujourd'hui dans les sections.

On dit cependant que les souverains de Paris sont gens de bonne composition, et qu'ils abdiqueroient volontiers leur souveraineté en faveur d'un *Bourbon* ou d'un *Brunswick*, moyennant quelques titres modestes, de secrétaires du roi,

d'avocats du roi, d'échevins de Paris, de lieutenant de police, de jetons et de pensions. Je le crois.

Peuple malheureux ! ouvre donc les yeux sur les projets de tous ces jongleurs, de tous ces anarchistes, babouvistes, qui prolongent la guerre et la famine aux dépens de ta bonne foi ; écoute la voix de tes législateurs qui veulent ramener, avec la paix, l'abondance, et avec un gouvernement, la liberté que tu chéris, mais dont on abuse contre toi et par trop.

CHAPITRE CLVII.

Fouquier-Tinville.

Pour donner un libre cours à ses attentats, ce n'étoit pas assez que Robespierre fût puissant, et soutenu même par une municipalité audacieuse ; il falloit encore qu'il rencontrât une ame atroce et docile, un de ces hommes qui se font, avec orgueil, valets de tyrannie, et à qui les crimes ne coûtent rien : le blême dicta-

teur rencontra Fouquier-Tinville, ancien procureur au Châtelet, et se l'attacha : jamais association entre les héros du crime ne fut plus égale.

Si une sage prévoyance eût enseveli dans un oubli éternel l'histoire des révolutions des empires, l'hypocrite Robespierre peut-être, n'eût pas, comme César, aspiré à la dictature ; et l'horrible Fouquier-Tinville, prenant pour modèle le confident de Néron, n'auroit point perfectionné la science de l'accusation.

Exista-t-il un homme d'un esprit plus profondément artificieux, plus habile à supposer le crime, à controuver des faits ? Chacune de ses paroles étoit un piége que l'accusé ne pouvoit prévoir ni éviter ; elles enchaînoient sa langue et sa pensée. En vain une épouse en pleurs le conjuroit, à deux genoux, d'entendre jusqu'à la fin la justification de son mari ; le tigre, sourd aux accens de la douleur, prononçoit fermement la condamnation de l'innocent.

La justice, lente à punir, a saisi enfin

cet accusateur inique ; il montre dans ses interrogatoires, une présence d'esprit imperturbable. Placé sur le premier gradin, au tribunal où il avoit condamné tant d'innocens, deux gros cartons lui servoient de pupître. Il écrivoit sans cesse, et sa plume sembloit suivre la parole. Tout en écrivant, pas un seul mot, soit du président, soit d'un accusé, d'un témoin, d'un juge ou de l'accusateur public, ne lui échappoit. Il étoit comme l'Argus de la fable, tout yeux et tout oreilles. Son attention, dans le cours de cette longue affaire, ne parut pas se relâcher d'une minute : il est vrai qu'il affecta de sommeiller pendant le résumé de l'accusateur public ; mais ce sommeil simulé n'étoit que pour donner le change aux spectateurs. Il vouloit avoir l'air calme, lorsque déja l'enfer étoit dans son cœur.

Son regard fixe faisoit, malgré soi, baisser les yeux : lorsqu'il s'apprêtoit à parler, il fronçoit le sourcil, et plissoit le front. Sa voix étoit haute, rude et menaçante ; elle passoit soudainement

de l'aigu au grave, et du grave au ton le plus rémisse. Il s'écoutoit parler quand il proposoit une question. On ne pouvoit mettre plus d'assurance dans les dénégations, plus d'adresse à dénaturer les faits, à les isoler, et sur-tout à placer à propos un *alibi*. Quand un juge lui présentoit un jugement en blanc, signé de sa main, il nioit d'une voix ferme sa signature, et ne trembloit pas devant le témoin accusateur. Lorsque la preuve étoit péremptoire, il couvroit tout l'auditoire d'épouvantables rugissemens. L'imposture, l'audace, l'opiniâtreté, la colère étoient les seules armes qu'il opposoit à la puissance de la vérité; toutes les passions criminelles s'échappoient à-la-fois du fond de sa conscience, et le mettoient, pour ainsi dire, à jour aux yeux des spectateurs.

Ce monstre à figure humaine, avoit la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et blême, les yeux chatoyans, ronds et petits, le visage plein et grêlé,

le regard tantôt fixe, tantôt oblique, la taille moyenne, la jambe assez forte.

Sous le règne sanguinaire de ce second dictateur, nous ne pouvions plus appeler la patrie notre mère; elle n'étoit que le tombeau de ses enfans. Pas un être, excepté celui qui avoit mis sous les pieds toute espèce de sentiment, qu'on y vît sourire une seule fois. Des familles entières passoient les jours et les nuits à pleurer, à gémir, à trembler, dans l'attente des satellites que ce tyran relançoit dans les maisons opulentes.

Ceux qui ont heureusement échappé à son pouvoir tyrannique, l'ont, à leur tour, vu dans le tombereau qui l'a conduit au supplice. Les vastes degrés du Palais de Justice étoient couverts d'une foule immense de spectateurs qui, au premier aspect de ce grand coupable, jetèrent un cri unanime d'indignation. Leurs voix accusatrices furent autant de flèches qui frappèrent à-la-fois sa poitrine découverte. Son front impénétrable, comme le marbre, défia tous

les regards ; on le vit même sourire et proférer des paroles menaçantes. Mais au pied de l'échafaud, lorsqu'il sentit les serres de la mort, il parut ne comprendre qu'en ce moment terrible, qu'il étoit coupable. Ce terroriste sans entrailles, trembla à son tour sous le glaive impitoyable ; et sa vie s'éteignit dans le sang du panier où étoient déja les têtes de *Benoît de Foucault*, de *Duponnier* et de *Dix-Août*, ministres de sa barbarie.

CHAPITRE CLVII.

Salpêtre.

Toutes les puissances coalisées vouloient la ruine, le partage ou le démembrement de la France. On avoit des bras, du fer et du courage ; mais la poudre, pour le service des armées, manquoit ; on n'avoit pas même les matières premières : mais que de ressources n'offre point une ville populeuse, dont le sol recéloit depuis tant de siècles les débris de tous les élé-

mens terrestres et putréfiables. Tout-à-coup chaque particulier descend dans sa cave, en fouille le terrain; dans toutes les cuisines, on soulève les pavés; on enlève les cendres des foyers ; on cherche dans tous les décombres, pour en extraire les terres imprégnées de salpêtre ; on lèche, pour ainsi dire, chaque mur; et tout ce qui porte le goût de sel est enlevé pour la fabrication révolutionnaire; elle fut prompte, elle fut universelle : l'opération se fit dans toutes les maisons, elle se fit avec zèle ; toutes les terres furent remuées, et des milliers de pelles amenoient le sol humide aux rayons du soleil.

Cette opération qui ne pouvoit être imaginée, ou du moins exécutée que dans les temps révolutionnaires où l'on se trouvoit alors, a empêché la France de tomber au pouvoir de l'étranger.

Qui l'eût dit, que les caves de Paris recéloient dans leur sein de quoi repousser la ligue des rois ?

Chaque citoyen travailla avec un zèle

infatigable ; c'est qu'il sentit la nécessité de la mesure : personne ne cria à la vexation, parce que lorsqu'on ne peut se sauver que par une opération hardie, elle est toujours adoptée et sentie. On vit sur les portes, dans plusieurs quartiers de Paris, des inscriptions qui subsistèrent plus d'un an, et qui étoient conçues en ces termes : « Pour donner la mort aux tyrans, les citoyens logés dans cette maison, ont fourni leur contingent de salpêtre. »

CHAPITRE CLIX.

Le peuple plus friand qu'autrefois.

Du moment qu'un simple ouvrier a pu gagner, dans la force du papier-monnoie, deux cents écus par jour, il s'est habitué à dîner chez le restaurateur ; il a laissé le chou au lard de côté pour la poularde au cresson ; il a renoncé à la pinte d'étaim, même la grande, pour la bouteille cachetée, à 40 sous. Il lui a encore fallu régulièrement la tasse de café et le petit verre

La bonne-chère le rendit insolent, paresseux, libertin, avide et gourmand.

Les autres classes plus relevées de la société, ont par conséquent surpassé de beaucoup la gourmandise de la plébée. La vente des vins des émigrés a multiplié les gourmets. Les secrétaires bourrés d'assignats, ont permis, même au plus mince commis, de savourer le vin de l'Hermitage ; et le garçon perruquier n'est plus le seul parmi ses égaux, qui puisse se vanter d'avoir goûté le Madère délicieux.

Les cuisiniers des princes, des conseillers aux parlemens, des cardinaux, des chanoines et des fermiers-généraux, n'ont pas resté long-temps inactifs après l'émigration des imitateurs d'Apicius. Ils se sont faits restaurateurs, et ont annoncé qu'ils alloient professer et pratiquer, pour tout payant, la *science de la gueule*, comme dit Montaigne.

L'agiot qui éventa, quoiqu'un peu trop tard, le secret de la fabrique du papier-monnoie, pour faire reparoître l'argent,

afin de l'acheter avec du papier, *zéro*, donna naissance à cette foule de vers-luisans ou nouveaux enrichis, dont la gourmandise l'emporta sur celle des chanoines.

Ce sont ces êtres de *paille*, de *foin*, d'*avoine*, et de *farine*, qui ont remis en vogue les soupers fins; et les cuisiniers ont aussi redoublé de raffinement pour rendre à leur état toute son importance et toute sa dignité.

Ce fut un titre de noblesse, au milieu de la famine, d'avoir une table couverte de mets les plus recherchés, des primeurs de toutes les saisons, et d'y étaler un pain blanc comme neige, tandis que la populace se morfondoit les nuits, pour arracher, au péril de sa vie, une once de pain d'avoine.

Aujourd'hui, que la République est fondée sur les bases de l'égalité, c'est encore à la faveur de dîners splendides, que l'intrigue arrive aux postes les plus éminens.

CHAPITRE CLX.

Entrepreneurs du service des armées.

On trouve parmi eux des hommes de chicane, d'anciens procureurs, des juifs, des laquais et autres gens de cette farine, qui, ayant su prévoir de loin le discrédit du papier-monnoie, l'ont reçu de toutes mains dans la vigueur de sa jeunesse; puis, avec ce papier-monnoie, ont accaparé toutes les marchandises; puis, par le jeu savant de la hausse et de la baisse, ont fait la rafle des écus et des louis; puis, fiers de leurs nouvelles richesses, ont formé des associations, se sont présentés pardevant les ministres, et leur ont proposé l'entreprise du service des différentes armées de la République. Ils n'ont pas eu de peine à se procurer des marchés (1), en y in-

(1) Quand ils eurent négocié leurs marchés onéreux, ils exigèrent de fortes avances avant de rien fournir; ils les obtinrent, et trouvèrent

téressant certains députés, certains chefs de bureaux à langue dorée ; ils ont obtenu de fortes avances pour les mettre à même de payer leurs fournisseurs ; mais ils ont eu l'adresse de garder les fonds, qui alors étoient presque toujours faits en numéraire, et ils les ont fait valoir en achetant avec ces fonds, au meilleur marché possible, du papier sur la place ; et ils ont payé en mandats les fournisseurs, et par conséquent fait des bénéfices immenses de l'argent de la trésorerie. Celui gagné de

---

une partie des magasins, dont on n'eut pas le temps de finir les inventaires, pourvus de denrées et de tous les autres objets de consommation, lors de leur entrée en exercice. Ils les distribuèrent donc, sans bourse délier, aux parties prenantes dont ils reçurent *les bons*, qu'ils représentèrent, et par cette manœuvre subtile firent des gains immenses au préjudice de la chose publique. Aujourd'hui ces superbes traitans se plaignent d'éprouver des retards dans leurs paiemens : et, pour narguer le gouvernement cessent leurs fournitures et compromettent le salut des armées.

longue main, avant d'entrer en exercice, leur a servi également à raréfier le mandat et à le revendre quand il haussoit; ensuite ils se sont vantés d'alimenter le service sans recevoir un sou du gouvernement; comme s'ils avoient pu empêcher de comprendre qu'ils s'étoient dextérément mis en mesure de faire face aux besoins courans, avec les derniers louis arrachés à l'économie de l'indigent par la doctrine de l'agiotage.

Tout l'argent du trésor public s'engouffre dans les coffre-forts de ces traitans avides, qui sans cesse en assiégent les portes; qui sans cesse se plaignent; qui sans cesse demandent; qui bien souvent disparoissent avec les deniers de l'état, sans qu'on n'entende plus parler d'eux.

Aussi les fournisseurs mal payés, ou point payés, ont-ils toujours fourni des denrées avariées et de mauvais aloi. Le soldat a nombre de fois été plusieurs jours sans manger de pain, sans recevoir de viande: il a offert le spectacle affligeant

de la plus hideuse nudité : on lui a delivré des souliers dont les semelles étoient faites de carton, ou déguisées avec de la tôle. Les malades languissans sont morts sans secours dans les hôpitaux dépourvus de médicamens; ou, si par la force du tempérament quelques-uns ont surmonté la violence de la maladie, à peine, en rejoignant leur corps, ont-ils trouvé à l'étape un morceau de pain, qui, dévoré avec avidité, les étouffoit sans calmer leur faim. On a donné aux chevaux des bottes de roseaux de marécage pour du foin : et même on fut obligé, dans la disette constante du fourrage, de balayer la neige qui recouvroit l'herbe des prairies, pour leur laisser tondre quelques pointes d'herbes incapables de prolonger leur existence : et les chevaux, périssant par milliers, jonchoient les chemins de leurs cadavres (1).

Et ce sont les auteurs de tant de maux

---

(1) L'on a vu des dragons partager leur pain à leurs chevaux, faute de fourrage.

qui, dans les promenades publiques et aux jours de fêtes nationales, montent si orgueilleusement des chevaux d'appareil, nourris au préjudice des chevaux de combat. Ce sont-là des dévorateurs de la subsistance du peuple, qui dînent avec tant de splendeur et de sensualité, qui font les princes aux bals parés, à qui il ne tient pas d'avoir des pages au-devant de leurs brillantes voitures; ce sont-là ces fripons déhontés qui, dans les bordereaux de dépense qu'ils produisent au gonvernement, intercallent avec audace de doubles emplois, dont le piége n'échappe à l'attention du vérificateur, que parce que, sans cesse sur ses épaules, et la montre à la main, ils fixent le temps de son travail, afin de ne point manquer l'heure du paiement de leurs mémoires.

Ce n'est là qu'un petit coin soulevé du rideau qui cache le ravage d'une guerre épouvantable. Grand Dieu ! dessillez les yeux des aveugles mortels; épanchez sur leur cœur endurci les dernières larmes de

de tant de mères privées de leurs enfans morts dans les combats ; faites cesser l'étourdissement qui les emporte loin du sentier de la raison. Il est temps que la sagesse et l'humanité reprennent sur eux leur empire ; il est temps que chacun se persuade cette vérité : qu'il est beau, qu'il est utile de sacrifier la gloire au salut de la patrie ; que la science mathématique de tuer les hommes, ne vaut pas celle si simple de semer une poignée de blé, de planter un arbre, et de produire son semblable. Il est temps que les hommes recommencent à s'aimer ; alors il ne sera plus nécessaire de les contraindre à jurer d'être fidèles aux lois de leur pays ; alors, la paix universelle planant sur toute la terre, la douce concorde règnera parmi ses heureux habitans.

CHAPITRE CLXI.

Promenade au bois de Boulogne.

Toutes les femmes sont des Graces, des Junon, des Vénus, des Calypso, des Eucharis; tous les hommes bientôt seront des Apollon et des Narcisse, des Endymion, des Antinoüs.

Sur le chemin du bois de Boulogne, j'aperçois Daphné en cabriolet, qu'un coursier anglais emporte à Bagatelle. Vous diriez la carrière olympique; ce ne sont que chars à deux chevaux; ils volent, parmi des torrens de poussière, à ce séjour de la folie.

Déja mille lampions suspendus aux arbustes, l'ont transformé en palais de rubis, d'émeraudes, de topazes et de diamans. Quel coup-d'œil! Armide habite ces ombrages; c'est sa baguette magique qui a créé ces objets étincelans; les flûtes des concerts soupirent, tandis que les amours se jouent dans les grottes mystérieuses.

Les fruits les plus exquis décorent les buffets du restaurateur-glacier ; Pomone elle-même y dépose ses corbeilles ; des glaces de toutes couleurs, et composées de l'essence parfumée des citrons, des oranges, des ananas, sollicitent tous les goûts. C'est ici l'Olympe, c'est Garchi qui distille l'ambroisie : combien de Mars y sont conduits par leurs Vénus, qui paient pour eux.

Mais quelle lueur resplendissante illumine les airs ? Est-ce l'empereur de la Chine qui voyage dans une lanterne ? est-ce l'oiseau du maître du tonnerre qui enlève un lapin ? Non, c'est une bombe lumineuse, qui éclaire l'ascension d'une déesse inconnue : chacun applaudit avec transport. *Qu'elle est belle !* s'écrie-t-on de toutes parts ; on tremble pour ses jours ; on fait des vœux pour une tête si chère ; on aspire à son retour ; enfin, au grand contentement des spectateurs, elle redescend, avec une majestueuse lenteur, dans son char attelé de colombes ; elle touche

la terre ; on accourt, on se presse ; tous les regards se fixent sur ce charmant objet : que voit-on? une poupée !

Un éclat de rire se fait entendre de l'assemblée un peu confuse ; elle se sépare au milieu d'une pluie d'or.

C'est ainsi que se passent les journées à Paris.

Bagatelle fut le rendez-vous de l'aristocratie la plus brillante. C'est-là qu'on battoit avec la langue toutes les armées de la République, qu'on baptisoit Bonaparte du nom de César-Dictateur, qu'on menaçoit d'un gouvernement militaire.

Capet de Provence et son épouse, plus heureux que Capet l'aîné, ont franchi la frontière ; on ne s'entretient là que d'eux ; mais l'on fait entendre que l'ancien propriétaire de Bagatelle est si aimable, aime tant les filles, et même les femmes honnêtes, qu'il est presque impossible que tant d'amabilité ne le conduise un jour au trône. On atteste que c'est là le projet de Condé, soutenu par Pichegru,

par Courant de Neufchâtel, et le libraire Fauche-Borel.

Il faut apprendre aux lecteurs que j'ai beaucoup connu ces deux derniers personnages. Le premier est une espèce d'homme des bois, très-propre à un coup audacieux, comme presque tous les Suisses, risquant sa vie sans scrupule pour un grand coup de main. Le second est un fuseau discret, sur lequel on pourroit étendre et nouer beaucoup de fil. La ville de Neufchâtel, d'ailleurs, est la ville du monde entier où il y a le plus d'hommes fins à acheter et à se vendre, n'importe à qui.

CHAPITRE CLXII.

La bouche va toujours.

Avez-vous entendu parler de l'*Adéphagie ?* C'est un mot grec qui signifie *déesse de la gourmandise.* Parmi et pendant les horreurs révolutionnaires, l'Adéphagie n'avoit rien perdu de son empire.

Ses nombreux autels n'en furent pas moins dressés tout à côté de la guillotine et des larges cimetières qu'encombroient les victimes. Le Parisien enfin n'en perdit pas un coup de dent.

C'est la grande bouche du peuple qui dans cette ville immense, vrai réservoir de puissance, fait sortir de tous les coffres, de toutes les cachettes les écus rouillés, quelque lente que soit la circulation ou la rareté du numéraire, les écus ensevelis depuis un siècle, et dont le magique pouvoir met en activité les moulins à vent, les tonneaux de vins, les bouchers et les cuisiniers de tous grades.

En vain l'écu semble dormir invisible au fond des coffres-forts ou des caves les plus obscures, toujours faut-il qu'il en ressorte bel et beau pour l'ordonnance des tables et la somptuosité des festins.

Ils ont eu lieu tout à côté des comités où l'on prononçoit sur la vie et sur la mort des hommes. Après l'office des bourreaux, venoit celui des marmitons.

Sans la bouche, l'argent, dans ce siècle d'égoïsme renforcé, s'accumuleroit sourdement; la goinfrerie lui creuse une issue perpétuelle, et les décemvirs eux-mêmes, qui rejetoient les plus fréquentes pétitions, étoient accueillans à l'invitation d'une table splendide.

La bouche, aimable solliciteuse, est de tous les conseillers le plus habile; elle peut, aussi impérieusement que l'argent, parler à l'oreille du brusque commis, et le rendre attentif.

Les victimes, dans les prisons, sacrifioient à l'estomac, et l'étroit guichet voyoit passer les viandes les plus exquises pour des hommes qui touchoient à leurs derniers repas, et qui ne l'ignoroient point.

Du fond d'un cachot, on faisoit un traité avec un restaurateur, et les articles étoient signés, de part et d'autre, avec des conditions particulières sur les primeurs.

On ne visitoit point un prisonnier, sans lui apporter pour consolation la bouteille

de Bordeaux, les liqueurs des îles et le plus délicat des pâtés.

De son côté, le pâtissier, qui sait très-bien que la bouche va toujours, faisoit descendre ses cartes jusqu'au fond des prisons. Il promettoit de redoubler d'industrie. Rien n'égale la délicatesse de son art, dit l'annonce; les ramequins et les meringues, en attestant les progrès de son industrie, attesteront ceux de la friandise parisienne, libre ou prisonnière.

Sa boutique vitrée est devenue plus belle, mieux décorée; elle est aussi nette dans l'intérieur que celle du bijoutier. Les tartelettes et les brioches y sont rangées sous verre avec autant de symmétrie que des curiosités d'histoire naturelle. Il a fait une étude savante de tous les goûts, de tous les tempéramens.

Il faut qu'au coup-d'œil appétissant de ces pâtés d'ortolans et de ces tourtes aux rognons, l'étranger, le fournisseur, le nouveau millionnaire, le captif, par ouï-dire, fouillent à l'escarcelle. Qui le croira?

Lorsque le sang couloit à grands flots, le pâtissier, plus audacieux dans ses conceptions que l'Arétin, se mit à pétrir la pâte en Priape, et à donner à des gâteaux la forme du sexe virginal. Tous les excès se touchent: jamais l'on ne vit plus de propension à la gourmandise, que dans ces jours de calamité et d'horreur; j'en atteste les six prisons où j'ai été plongé.

Eh! je ne m'en cache point, quand je me vis séparé du monde et de la société, je ne voulus pas mourir, pour laisser à mes bourreaux ce triomphe et cette satisfaction. Je voulus vivre pour voir la fin de ces singuliers événemens. Je déclarai à tous mes compagnons d'infortune, que je me constituois homme-plante, que je ne voulois être que cela; je me fis une affaire capitale de mes quatre repas, ou plutôt d'un seul repas que je faisois du matin au soir, ne mangeant, comme les enfans, que lorsque j'avois faim. C'est avec ce régime que j'ai domté l'ennui, le mauvais air, la solitude, et que je me suis mis en

état d'attendre le grand jour de la justice nationale, et de voir tomber ces odieux tyrans, dont il m'étoit réservé de peindre la figure, les mœurs et le caractère.

Qui veut faire l'ange, fait la bête, a dit Pascal : bien m'a pris de n'avoir pas voulu faire l'ange. En conservant ma santé j'ai conservé mon esprit, et quoique les œuvres de prisons soient des œuvres de ténèbres, j'y retrouve des idées que je n'aurois point eues ailleurs, et qui me guident dans mes observations.

CHAPITRE CLXIII.

Capitaliste.

Ce mot, dans l'ancien régime, n'étoit guère connu qu'à Paris. Il désigne un monstre de fortune, un homme au cœur d'airain, qui n'a que des affections métalliques. Il n'a point de patrie : il est domicilié sans être citoyen ; et cet être isolé ne craint point que la fiscalité s'exerce sur son bien, qui est immense.

Parle-t-on de l'impôt territorial, il s'en moque : il ne possède pas un pouce de terre.

CHAPITRE CLXIV.

Cuisines publiques.

L'EXTRÊME disette de pain, et le renchérissement toujours progressif des denrées, mirent à la gêne les ménages des gens mal-aisés, et sur-tout des nécessiteux. Néanmoins ils trouvèrent sur le Pont-au-Change, de quoi appaiser le tourment de la faim. Dès le milieu du quai de la Ferraille, vers les sept heures du soir, l'odeur forte du hareng saisit le nez le plus impénétrable.

Des deux côtés des trottoirs, il y a des cuisinières qui ne sont ni de la classe ni de la force de celles connues dans le temps que l'on dînoit à ventre déboutonné, sous le nom de *cordons bleus*.

Sur le bord d'une table *octogénaire* sont disposées des assiettes, qui contiennent chacune trois harengs grillés, sau-

poudrés de ciboule, arrosés d'un peu de vinaigre, le tout pour le billet de quinze sous. A côté, paroissent quelques plats de pruneaux cuits et de lentilles nageant dans une sauce claire. Des terrines de feuilles vertes occupent le milieu, sous le nom de salades, et sollicitent les passans.

On les a vus, rangés par centaines autour de ces tables frugales, manger, sans pain, des portions beaucoup trop modiques pour la capacité de leur estomac et pour la véhémence de leur appétit. L'un boit ses lentilles sans les mâcher; l'autre avale chaque hareng d'une bouchée, sans s'inquiéter des arêtes.

La place de Grève offre le même spectacle à l'homme compâtissant, et qui ne peut le voir sans sentir des pleurs rouler dans ses yeux.

Il gémit en secret sur les maux affreux que les guerres entraînent à leur suite; il maudit les factieux qui, regorgeant d'or et d'alimens, affectent de manquer de tout, s'appitoient sur le sort de l'indigent, et

l'excitent à la révolte ; il appréhende sans cesse que la cruelle famine, sous l'aspect d'une *mort vivante*, n'apparoisse tout-à-coup au milieu d'un monceau de victimes.

Et cependant il décerne dans son cœur un éloge mérité à ces restaurateurs gagne-petit, qui empêchent le malheureux de périr tout-à-fait de faim ; bien différens de ces traiteurs-banquiers, qui font une fortune de chacun des dîners de leurs nombreux convives.

Voyez le long des bâtimens du Louvre, du côté de la Seine, ces frêles échoppes dont les toits sont à jour. C'est là aussi que de laborieux Hercules, que beaucoup d'hommes de peine viennent calmer leur faim par un prix raisonnable. Des cordons de harengs enfilés, qui sèchent au soleil, attendent le gril ; c'est l'affaire du clin-d'œil ; viande, boudins, œufs, merluches, tout se trouve mêlé dans le même plat ; la marmite bout devant la boutique, entre deux pierres, et est bientôt épuisée. L'ap-

pétit fait l'assaisonnement de ces mets vraiment Lacédémoniens. Ces auberges sont les vrais réfectoires de la sobriété. L'homme qui y prend son repas l'a gagné légitimement à la sueur de son front, et l'aubergiste qui en reçoit le prix, est un homme juste.

Je ne regarde pas du même œil l'égoïste qui, seul à une table, dîne au Palais-Royal pour 50 liv., ni le restaurateur opulent qui lui envoie la carte après le petit verre.

Il n'est pas impossible, en réfléchissant sur une auberge, de deviner un bon plan d'économie, de finance et de morale.

L'homme laborieux dépense à proportion de son gain; et il économise, pour soutenir son ménage, sa femme et ses enfans; il paie tout à mesure, et ne doit rien. Mais tout est relatif. Il faudroit que chacun vécût selon son état; et tout iroit bien, et le gouvernement aussi.

CHAPITRE CLXV.

Bréviaire.

Que faisoit Louis Capet, le dernier roi des Français, pendant sa détention dans la tour du Temple? Il buvoit, dormoit, ou disoit son bréviaire; on l'auroit pris pour le plus stoïque des philosophes, si l'on ne savoit pas qu'il étoit devenu très-dévot: il est sûr qu'il s'étoit nourri de plusieurs idées théologiques, et qu'il étoit peut-être le seul à sa cour qui eût ces idées-là. Plusieurs prêtres avoient exercé leur puissance mystique sur sa cervelle, qui n'étoit pas déja bien forte.

J'ai rencontré à la Force, dans une prison, Cléry, son valet de chambre, qui m'a conté plusieurs particularités. Il se vit enlever avec tranquillité toutes ses décorations, même son couteau; mais il fut très-sensible lorsqu'on lui enleva la pelle de son feu, et il en témoigna beaucoup de chagrin.

Pendant le retour de la salle de la Convention à la tour du Temple, lors de son second interrogatoire, il demanda à Chaumette de quel pays il étoit. — *Du département de la Nièvre.* — *C'est un pays enchanté.* — *Est-ce que vous y avez été? Non, mais je me propose de faire mon tour de France en deux années, et d'en connoître toutes les beautés.* — Remarquant que le secrétaire-greffier avoit son chapeau sur la tête, dans la voiture, il lui dit en plaisantant: *La première fois que vous êtes venu me prendre au Temple, vous aviez oublié votre chapeau: vous avez été plus soigneux aujourd'hui.*

Trahi par la noblesse, par ses deux frères, par Lafayette; sachant que le but étoit de faire déclarer ses enfans bâtards, après lui avoir ôté la couronne, il est bien étonnant qu'il eût accédé à un projet de fuite injustifiable sous tous les rapports. On répond qu'il étoit encore dans l'ignorance de toutes ces trames; mais lorsqu'il fut éclairé, comment ne devint-il pas sin-

cèrement et pleinement constitutionnel?

C'est donc le bréviaire qui le consoloit de la perte de toutes ses grandeurs.

Il n'est pas étonnant qu'après sa mort des prêtres en aient voulu faire un martyr. On a long-temps distribué des reliquaires où étoient de ses cheveux, vrais ou supposés; les fripons les ont vendus aux imbéciles; et dans les confessionnaux ce fut un cas réservé que d'avoir assisté à son supplice. Au moment où j'écris, j'en crois à peine mes yeux, je viens de voir à la porte d'une église de Paris, descendre douze à quinze confessionnaux rebâtis à neuf. J'ai reculé de surprise à la vue de cette artillerie papale; chacune de ces boîtes à tartuffe, m'écriai-je, est une pièce de canon prête à tirer contre le gouvernement républicain. La prédication sacerdotale est déja une guerre ouverte; on peut en prévoir et en arrêter les effets: mais la confession! qui peut en calculer les suites, clandestinement désastreuses?

Plusieurs marchands de livres m'ont

attesté qu'on recherchoit les bréviaires, et qu'on les achetoit avec une sorte d'empressement. Délivrés des capucins, des pic-pus, des minimes, des chartreux, des moines déchaux, avec ou sans barbe, des prieurs, des chanoines, des abbés, nous disions : « Un petit nombre d'heures de travail suffira, si tout le monde travaille, pour faire désormais de la France une vraie Utopie ; et voici qu'on lit à Paris le bréviaire comme par le passé, et mieux que par le passé, car ceux qui le lisent n'en font plus le semblant. »

Les bréviaires, les missels vont dans les départemens et en Allemagne : tandis que nos romans abominables, et dont l'Espagne n'avoit jamais entendu parler, y passent : ainsi, vingt années suffisent quelquefois pour changer entièrement la face d'un empire ; si les Espagnols lisent nos livres, tant bons que mauvais, ils seront nos imitateurs et nos émules..

Que d'événemens se sont succédés depuis 1789 jusqu'en 1797, inconnus, inob-

servés, inouis, malgré tant d'écrits ! quel spectacle dérobé à l'histoire ! que d'idées nouvelles sur l'extravagance et la perversité de l'homme !

CHAPITRE CLXV.

Cuisinier superfin.

Comme l'on mange à Paris, la meilleure chère ailleurs ne vaut pas un dîner de *Méot*, chaud, prompt, bien fait ; on choisit ses mets sur une liste de cent plats ; liste imprimée avec l'importance la plus soignée ; beau sallon doré, sculpté, théâtral; pyramides de beaux fruits ; odeur succulente qui se répand à la ronde, et qui vous donneroit de l'appétit, si vous n'en aviez pas. Au grand bureau, deux dames de bel aspect président à la police, et plus encore à la recette.

C'est là qu'on dîne en homme heureux ; mais le dîner est fort cher : on diroit que le taux des comestibles fait la règle pour tous les autres restaurateurs,

tant ils se modèlent sur le prix le plus relevé. C'est dans ces salons que l'on retrouve à droite et à gauche le Français sociable et liant. De là on va à l'opéra entendre *Œdipe à Colonne* et voir le ballet de *Psyché*, ce ballet, étonnant assemblage de tous les efforts de l'art; on en sort étourdi d'admiration et de plaisir : chose inconcevable ! jamais dans les temps les plus heureux, le Français, ni aucun peuple quelconque, ne s'est porté avec plus de fureur au spectacle. L'opéra commence à six heures ; dès trois heures le peuple assiége les portes : autre chose inconcevable ! ce peuple sans frein, impétueux, fougueux, se range avec une patiente tranquillité sur de petits bancs étroits, incommodes, où l'on se trouve gêné, moitié dans l'obscurité ; il est paisible, et cause tout bas.

On applaudit avec transport à des scènes de tendresse délicieuse, qui excitent ou inspirent la bonté. Tous les cœurs tressaillent alors de plaisir, tous les yeux se

remplissent de larmes, tous les auditeurs éprouvent les mêmes sensations.

Sont-ce là réellement ces mêmes Parisiens, qui par milliers ont agi en tigres féroces, tandis que les autres se sont laissés incarcérer comme des moutons destinés à la boucherie? Est-ce bien sur le même pavé qui conduit à ces spectacles brillans, qu'ont roulé ces charretées de soixante à soixante-dix victimes, où l'on ne séparoit point le mari d'avec sa femme, la mère d'avec son fils, l'ami d'avec son ami?

L'on a cru, chez l'étranger, qu'après l'épouvantable lutte dont nous avons été les déplorables instrumens, qu'après tant de sang versé, nous étions plongés dans la misère, dans une agitation anarchique, excitant la pitié, non-seulement hors d'état d'avoir des théâtres, qui supposent les circonstances florissantes, mais l'on se demandoit si nous pouvions rire un seul instant. Et c'est à cette époque que l'on a vu renaître le théâtre du Vaudeville : le

fond de ses petites pièces est peu de chose, mais elles sont si jolies, si piquantes, si bien jouées, que, même dans ce genre subalterne et secondaire, on reconnoît la nation qui continue à laisser les autres derrière elle, dans la carrière dramatique, non peut-être par des ouvrages de génie, mais par l'esprit et la gaîté dont elle assaisonne ses productions.

Et sur le sol de tant de plaisirs, on cherche à réunir les élémens infernaux de la fameuse société-mère de Paris; on sème le germe des orages révolutionnaires qui ont désolé la France, on veut ressusciter l'anarchie sanglante.

Plus on considère cette ville, plus on y voit une bigarrure, un mélange inoui de caractères; et l'on peut affirmer que ce ne sont point les lois, mais les hommes qui règnent, car toutes les lois prennent la teinte et la physionomie de ceux qui exécutent : on y est donc régi, à la lettre, par les individus. Ce qu'il y a de plus im-

portant, c'est donc le choix des hommes : on en a vu se complaire aux horreurs barbares de l'injustice, de l'oppression, du meurtre, de la destruction : on en a vu d'autres déployer, dans ces époques terribles, tout ce que la bienfaisance, la compassion peuvent inspirer de plus magnanime, et ne connoître que les passions vertueuses.

CHAPITRE CLXVII.

Tivoli.

J'ALLAI hier à *Tivoli ;* non pas le *Tivoli* où Horace alloit accorder sa lyre et son imagination, où Properce composoit ses jolis vers, et rêvoit à côté de sa belle Cynthie ; non pas le *Tivoli*, où, du milieu des plus riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves, qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent, ou se précipitent :

Me neque tam patiens Lacedemon,
Nec tam Larissae percussit campus opimae,

Quam domus Albuneae resonantis,
Et præceps Anio, et Tiburni lacus, et unda
Mobilibus pomario rivis!

Encore une fois, ce nest pas le Tivoli aux charmantes *Cascatelles*, qu'on doit voir encore aujourd'hui, après avoir passé sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les grenadiers et les platanes; c'est le Tivoli, non d'Italie, mais de la rue *S. Lazare*, connu ci-devant sous le nom de *Folie-Boutin*. Quelle différence! Là, on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes; ici, on foule un pavé fort sec, ou quelques ordures fort dégoûtantes. Là, on entend dans les bois voisins les concerts de mille oiseaux, on voit sur le sommet des montagnes, des troupeaux qui paissent et bondissent; ici, on voit des cheminées blanchâtres et des clochers découronnés, on entend les cris de la misère et les juremens des cochers de fiacre.

Avez-vous vu le temple de Vesta et celui de

de la Sibylle? — Non. — Avez-vous vu ces belles colonnes qui penchent sur l'abîme? — Non. — La grande cascade et la grotte de Neptune, ces rochers pendans, ces grottes sauvages, ces arbustes si verts, ces gazons si fleuris?.... — Non, non.

Mais j'ai vu des allées garnies de deux rangs de chaises, éclairées par des lampions jaunâtres, occupées par des femmes en *spencer*, qui s'amusoient en bâillant, et par des jeunes gens couverts de sacs, qui s'ennuyoient en étouffant de rire.

J'ai vu un temple de huit pieds de large et de douze pieds de haut, illuminé en feux de couleur; j'ai vu un feu d'artifice bien servi, mais trop promptement terminé; j'ai vu une danse composée de quatre personnes sous une tente qui en pouvoit contenir cent.

J'ai entendu le bruit d'une douzaine d'instrumens, qui changeoient de place sans changer leur monotone symphonie.

J'ai entendu discuter les droits de la guerre et de la paix, au milieu d'une foule

de hannetons, qui venoient se heurter contre les graves dissertateurs.

J'ai entendu louer les délices de *Bagatelle* et blâmer les plaisirs de *Tivoli*.

J'ai entendu regretter un affreux régime où, pour tout spectacle, nous étions réduits aux exécutions de la place de la Révolution..... — Que diable ! vous n'avez rien vu ni entendu de bien agréable ! vous n'avez pas dû vous amuser. — Je vous demande pardon; je me suis amusé; j'ai vu même des choses très-agréables, et j'en ai entendu qui ne l'étoient pas moins. C'est ce nom de Tivoli qui a failli tout gâter; ce nom m'a rappelé tant de souvenirs, qu'il m'a forcé de faire des comparaisons : elles n'étoient pas à l'avantage du Tivoli français. J'ai donc commencé ma promenade avec beaucoup de prévention; qui peut se flatter d'en être exempt ? mais tous ceux dont elle règle le jugement, ne sont pas disposés à l'avouer aussi franchement.

Peu-à-peu le nuage s'est dissipé. J'ai

oublié l'Italie, Properce et les Cascatelles; et j'ai vu ce que je devois voir, c'est-à-dire, un superbe jardin anglais, où

Sans contrainte et sans art, de ses douces prémices,
La nature épuisa les plus pures délices;
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises;
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté de la fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Elégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à ma vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue,
Ou, tombant jusqu'à terre en recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser mes pas.

A cette description, dont il est permis de rabattre quelque chose sans faire tort à la beauté réelle du lieu, vous pouvez ajouter celle d'une troupe folâtre de Graces et d'Amours, courant, voltigeant, jouant à tous les jeux connus à Cythère; de cette double haie de jolies femmes regardant, regardées, décemment voilées,

sans rien dérober aux regards, censurant sans amertume la parure de la modeste bourgeoise, qui passoit devant elles sans turban et sans *spencer*.

Les voilà, ces légers papillons, dont la ridicule parure ne sauroit déguiser l'élégance, mais non plus désarmer la critique, animant ce tableau par leur gaîté bruyante; parlant, avec une égale inattention, de leurs chevaux et de leurs maîtresses, de Bonaparte et de Bagatelle, des plaisirs de leurs derniers soupers et des soucis du Directoire, du ballet de Psyché et des horreurs de la guerre!.... Age heureux!

L'un d'eux disoit à son camarade : *Il n'y a personne ici.* — *Tu es fou*, lui répondit l'autre; *j'ai compté plus de 800 jolies femmes.* — *Ah!* répliqua le premier, *c'est que je n'ai pas rencontré celle que j'y cherche.*

CHAPITRE CLXVIII.

Têtes poudrées.

L'on consomme en France autant de blé en poudre inutile, qu'il en faudroit pour nourrir le plus grand de nos départemens. Chacun peut aisément vérifier ce calcul. On diroit que la chevelure est une nudité parmi nous, puisqu'il est des hommes qui aimeroient mieux endurer la faim, que de se montrer en public sans poudre.

C'étoit bien l'occasion, lorsqu'on avoit proscrit tant d'autres usages, de proscrire un usage aussi bizarre ; les Jacobins avoient beau jeu pour représenter que la substance la plus nécessaire aux hommes, ne devoit pas être ainsi profanée ; que tel homme, tel aristocrate dépensoit en farine autant pour ses cheveux, que pour son estomac : c'étoit un luxe ridicule ; et il falloit arrêter cette épidémie, univer-

selle en Europe, et qui avoit déja franchi l'Océan.

Les Jacobins se dépoudrèrent ; mais ils affectoient d'ailleurs une si grande malpropreté, que le sacrifice en devint invisible.

Mais ils eurent tant d'adversaires, qu'on affecta de se poudrer pour contraster avec eux. Le chef lui-même, Robespierre, étoit toujours coiffé et poudré, et voilà pourquoi l'on ne fut pas criminel de lèze-Robespierrisme en suivant l'ancien luxe.

Ceux qui le détestoient, prirent occasion de répudier la poudre ; et, sans être Jacobins, ils en adoptèrent le costume, par économie de temps, et par raison de santé.

S'il n'y a rien de plus salubre que de se laver chaque jour la tête, les cheveux courts et sans poudre doivent prévaloir.

On n'en a point fait un signal de discorde et de division ; chacun suit son goût à cet égard ; on se présente poudré et non poudré ; la tolérance est entière.

Un Français, qui sait observer et peindre, après avoir établi la différence de l'Europe moderne et de l'Europe ancienne, a conclu d'une manière très-convaincante, que, sans une révolution du globe, il étoit désormais impossible que l'espèce humaine rentrât dans la barbarie : il n'a manqué aux jacobins que de faire guillotiner ceux qui mettoient de la poudre, comme ils avoient fait guillotiner les fermiers-généraux, pour avoir mis de l'eau dans le tabac; mais, puisqu'ils ne l'ont pas fait, c'est une marque qui confirme l'observation qui vient d'être faite, et que nous ne pouvons pas être tous détruits par des comités de salut public et de sûreté générale; c'est ce qu'il falloit démontrer.

CHAPITRE CLXIX.

Monnoie de cuivre.

Les gros sous provenant des cloches, sortent du fond des vieux sacs dépositaires de l'économie et de la prévoyance domestiques. Ils vont charger les poches des laitières, des vendeuses de choux et de carottes, et des marchands de beurre. Le commerce des gros sous s'est établi. Heureuses les cuisinières et servantes qui demeurent aux environs du Perron du Palais-Royal; en allant à la Halle ou au marché, elles changent leur écu de six livres, et gagnent jusqu'à quatre et cinq sous, ce qui ne les empêche pas de ferrer la mule.

Les harpagons ne donnent que des gros sous à leurs servantes; celles-ci s'en offensent et réclament des poches neuves à cause du poids. Ainsi l'airain, qui dans les airs assourdissoit nos oreilles, appesantit aujourd'hui nos sacs, et dans tout paiement il figure en décuplant la pesanteur

de l'argent. Voyez cet homme qui marche tout courbé ; il est comme le Corrège, qui mourut pour avoir porté des sacs de monnoie de cuivre que des moines avares lui avoient donnés pour des tableaux devenus si précieux, qu'ils ne se vendent pas même au poids de l'or.

CHAPITRE CLXX.

Apperçus physiques et moraux.

La grande cité peut être comparée à un grand pays, et ses différentes sections sont autant de provinces dont les habitans ont leur physionomie propre, leur caractère particulier, leur genre de beauté ou de laideur, leurs maladies, leurs préjugés, leurs penchans, leurs habitudes et leurs usages.

C'est sur-tout sous l'empire absolu de la religion catholique, que ces nuances étoient plus faciles à saisir ; car les prêtres, par l'ascendant de leur morale, ou la di-

versité de leurs opinions, amollissoient les têtes des individus presqu'en naissant, et les pétrissoient comme de la cire.

Par exemple : vouloit-on voir des minois saintement jansénistes, des Magdelaines pénitentes, des harpagons à faces blêmes, des usuriers retirés, marchant à pas comptés, de peur d'user leurs souliers? l'église St.-Etienne-du-Mont offroit un grand nombre de pareils originaux.

Vous transportiez-vous à l'abbaye St.-Germain; là, vous ne trouviez point de ces fronts sévères qui se plissoient à l'aspect d'un ruban ou d'un portrait en médaillon; vous étiez dans le séjour des Bénédictins, frais, gras, et par-tout studieux. C'étoit la vraie cour d'amour, le rendez-vous assidu de la voltigeante jeunesse; là, l'odeur de leurs bouquets de roses se marioit à celle de l'encens. L'orgue, par ses sons variés et harmonieux, appeloit le sourire sur toutes les lèvres; il donnoit au chant des filles une sorte d'exaltation qui les rendoit plus belles

et plus piquantes. Enfin, il sembloit que leurs yeux reflettoient l'air jovial des moines à triples mentons ; et si tant de jolis enfans-Cupidons se ressembloient entre eux, en voyant ces bienheureux pères, on en devinoit sans peine la cause (1).

Quel contraste dans la paroisse voisine! L'austère Sulpicien imprimoit à ses prosélytes son air rude et farouche. Pas un visage de jeune fille ou de jeune garçon, que la peur du confessionnal ne rendît triste, inquiet, maigre, morose et pleureur. Pas un homme fait qui osât seul affronter les ténèbres, qui ne tremblât d'y rencontrer le diable, ou de voir l'enfer s'entrouvrir sous ses pas. La noblesse, si nombreuse sur cette paroisse, renforçoit la fausse dévotion pour mieux dominer ses esclaves; c'étoit précisément autour d'elle que pullouloient les hypocrites, les fourbes, les

---

(1) Ce temple de Vénus, est maintenant un attelier de salpêtre.

menteurs et les fripons. Le curé sycophante, qui avoit refusé d'enterrer Voltaire, se préparoit à marchander la sépulture à tout écrivain.

A S. Médard, le fanatisme armoit de ses torches incendiaires des hommes d'autant plus superstitieux, qu'ils étoient plus ignorans. Aussi, c'est de ce redoutable faubourg que se sont élancés les forcenés qui ont bu avec délectation le sang humain.

D'autres églises étoient, pour ainsi dire, les climats du luxe de la capitale. Dans celle des Quinze-Vingts se réunissoient les fermiers généraux, les agens-de-change, les commis des finances. Superbes comme des paons, ils étinceloient d'or, de rubis et de diamans. Il ne leur manquoit que des diadêmes. Le pauvre même, dans ce lieu de magnificence, ne demandoit l'aumône qu'en termes choisis.

Aujourd'hui encore, l'on retrouve à S. Gervais quelques traces de l'ancienne splendeur des orfèvres et des échevins de l'Hôtel-de-Ville. C'est là que les femmes,

comme jadis les marchandes de modes des Charniers des Innocens, viennent se montrer chargées de rubans et de dentelles. Mais l'aisance presque générale des Parisiens, fait que leur piété est tranquille; leur chant est doux et mesuré ; et c'est là aussi où l'on retrouve des beautés vraiment angéliques.

On peut conclure de ces différentes citations, que l'éducation des colléges, celle des couvens, des catéchismes et des écoles de paroisse, ont eu une influence bien funeste sur le caractère des Parisiens.

Dans les colléges, la jeunesse puisoit des leçons de vanité, d'orgueil, de mépris et d'égoïsme; dans les couvens, celles de la débauche raffinée; dans les catéchismes, celles de la duplicité jésuitique, de la perfidie, de la fourberie et de l'intolérance; dans les écoles de charité, celles de l'ingratitude, de la paresse, du mensonge et de la brutalité.

Voilà pourquoi les nobles, qui ont lâchement donné l'exemple de l'émigration,

ont été presque tous dénoncés par leurs laquais ou leurs portiers.

Voilà pourquoi, dans les assemblées sectionnaires, les motions les plus extravagantes, les projets les plus atroces, les mesures les plus vexatoires, ont été proposés et exécutés avec une opiniâtreté cruelle, par le plus grand nombre des cordonniers, des tailleurs, des menuisiers, des manœuvres, des serruriers, des perruquiers, et même des chirurgiens.

L'insolence des nobles et des riches, qui ne les payoient pas, avoit exalté leur haine.

Mais on ne trouva ni assommeurs, ni révolutionnaires parmi les bons charbonniers, les bouchers, les forts de la Halle, les commissionnaires, les savoyards, parce que, plus dépendans des habitans, à cause de leurs besoins domestiques, ils n'éprouvèrent pas, comme d'autres, le manque d'argent; et que, d'ailleurs, par leur caractère pacifique, ils étoient moins accessibles à la corruption.

Toutes ces nuances ont été effacées par

le renversement du culte catholique; il avoit donné une empreinte remarquable à chaque quartier, au point que dans la Cité on saluoit un prêtre parce qu'il avoit l'air noble, l'air d'un chanoine de Notre-Dame, tandis qu'ailleurs un prêtre n'étoit qu'un cuistre.

Tous ces chanoines, gros curés, vicaires, gras presbytériens, faisoient des enfans dans le quartier; des aides-de-camp, des gendarmes ont pris leur place.

CHAPITRE CLXXI.

Estampes critiques.

Si les travers de l'esprit humain continuent d'aller en augmentant, il faudra compter au moins mille Calots pour les exposer à la censure des bons esprits.

Eh! qui pourroit douter que c'est l'ingénieux burin de la critique, qui a persuadé aux femmes, même les plus têtues en fait de modes bizarres, de renoncer à

l'édifice de cette coiffure appelée *monte-au-ciel*, et qu'il sembloit qu'un perruquier n'avoit pu bâtir qu'à l'aide d'une échelle.

Les *habits carrés*, les *culottes anglaises*, les *brodequins à bec de canards*, les *robes athéniennes*, les *chapeaux à lucarne*, à *cul de panier*, ont fourni à Vernet l'idée des *Incroyables* et des *Merveilleuses*. Tout Paris a accueilli cette ingénieuse production; les gens sensés en ont justifié la satyre, en adoptant le costume contraire, c'est-à-dire, celui que la raison dessine, et dont elle autorise l'usage.

N'admire-t-on pas les caprices de la fortune dans cette Merveilleuse qui donne le bras à son galant; ronde comme une cucurbite, elle a encore l'air étonnée de son ajustement; celle qui l'a rencontrée, droite et mince comme une asperge, la reconnoît sous son costume nouveau, et semble dire: c'est Jeanneton, qui vendoit des petits pois au litron.

Le même Vernet n'expose-t-il pas au

même ridicule la manie des courses, ressuscitée de nos jours.

Vous avez vu l'*anglomane*, le ventre rentré, le dos bombé, étroit comme un roseau, courant à cul-levé sur un long coursier anglais; vous avez vu aussi l'*amazone moderne*, les cuisses sanglées sur sa selle, laisser envoler dans sa course rapide son chapeau de velours *à la jokei*.

Aujourd'hui Vernet vous montre les apprêts d'une course, et les jokeis montés; les coursiers sont caparaçonnés; les coureurs en soubre-vestes, en chapeaux à petits rebords, les promènent doucement pour les tenir en haleine : on juge à leurs jarrets déliés, à leurs ventres creux, qu'ils ont été purgés la veille; qu'on les a pesés, et que les hommes ont subi la même opération. Une mouche sur eux seroit de trop : vos yeux suivent dans le lointain d'autres concurrens qui mesurent la plaine. Le mouvement du jokei, les différentes attitudes des chevaux, leur air impatient, la mine confiante de leurs guides, vous

transportent déja sur le lieu de la scène. Vous n'attendez plus que le signal de la course.

Et l'*Intérieur des Comités Révolutionnaires* n'offre-t-il pas une peinture exacte de ce qui se tramoit dans ces antres de Polyphême, où tant d'innocens éprouvèrent d'avance les sueurs froides de la mort? Qui ne frémit pas d'horreur, à l'aspect de ce président furibond ? L'on entend les ronflemens rauques de ce secrétaire en bonnet rouge, qui cuve, accoudé sur la table, le vin du matin.

La visite de ces bouteilles, dont l'étiquette établit, avec le crime de suspicion, celui de correspondance en pays étrangers; la frayeur, qui s'empare du malheureux accusé, qui répète tout bas : *Vin de Hongrie;* l'audace de l'accusateur, les tables chargées de bijoux et d'autres effets provenant du bris des scellés : que de choses, dans un si court espace!

Vous voici devant l'*Exclusif;* il est dans l'attitude d'un gladiateur; son œil

étincelle de fureur, sa bouche effroyable écume de rage ; on lit sur le dos de son chapeau retourné, *liberté ;* d'une main il tient un pistolet, en travers duquel est écrit, *la mort ;* de l'autre il tient un poignard, et sur la lame on lit, *fraternité ;* un petit bonnet rouge est pendu à sa boutonnière, et ses poches sont pleines de dénonciations ; il est presque sans culotte ; ses bras nus jusqu'aux épaules, vont se plonger dans le sang des victimes ; c'est un Aristide moderne.

Le *Club de Clichy*, dans des cloches retournées, paroît plus piquant que *l'estampe des grenouilles* qui demandent un roi. Un bout du soliveau forme des deux côtés les profils de Louis XVI et d'Antoinette. Plus loin, des oiseaux de proie à longs becs, qui figurent les Jacobins, sous le règne de la terreur, croquant les grenouilles l'une après l'autre ; d'autres les mènent à la guillotine, ou donnent le signal d'une fusillade : mais vous vous arrêtez devant cet infortuné qui, plongé dans

un cachot, et surchargé de chaînes, écrit à Robespierre, et finit sa lettre en traçant ces mots : « *Vive la Liberté !* »

Tels sont les tableaux fidèles qui retracent la plupart des événemens, et les factieux ne sont pas plus oubliés que les autres.

Le *Pas de deux*, ou *la Folie du jour*, est l'expression pittoresque du genre de danse le plus à la mode dans les bals. Le ménétrier, qui tire la langue en signe d'approbation, les bouteilles qu'il a déja vidées pendant son activité ; tout cela est d'un burin vraiment comique.

Enfin vous voyez en parallèle la *Danse de la levrette et du chien, costumés en Incroyables.* Voici le *Perruquier millionnaire*, prenant le chocolat ; *l'Usurier qui prend le gage, le billet à ordre et le cautionnement ;* le *Croyable actif filoutant un mouchoir dans la poche d'un citoyen ;* le *Départ du député remplacé, gros et gras ;* l'*Arrivée du remplaçant sec et maigre ;* le *Miroir du passé*, ou *l'Intérieur de la Commune*, où une cen-

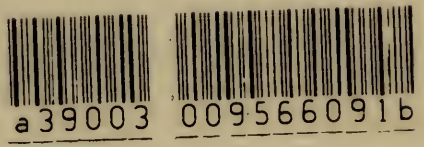
taine de personnages sont sans tête ; les furies de guillotine qui se lamentent; l'*Etat Major du Pape en déroute ;* la *Cuisine des moines, dans le bon temps;* le *Bœuf à la mode ;* les *Rentiers sur le chemin de Bicêtre ;* et cet autre qui ayant un pied de nez, à la trésorerie nationale, le touche, en s'écriant: *Que ne suis-je Camus !*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

BIBLIOTHECA

othèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009566091b